



Les Malheurs de Fernande

DU MÊME AUTEUR

Instincts (plaquette de prose). . . . épuisé
La Bohème et mon cœur (vers) . . —
Chansons aigres-douces (vers) . . . —
Jésus-la-Caille (roman). Mercure de France, éd. . . . . 1 vol.
Les Innocents (roman). *La Renaissance du Livre* . . . . 1 vol.

A PARAITRE :

Le Capitaine (roman).
Scènes de la Vie de Montmartre (roman).
Petits airs (vers).
Le Dernier Etat de la Poésie (critique).

EN PRÉPARATION :

Bob et Bobette s'amusent (roman).
Au coin des rues (contes).
Jésus-la-Caille et ses amours (roman).
Traduit de l'Argot (roman).
Maman Petit-Doigt (roman).

FRANCIS CARCO

Les Malheurs de Fernande

ROMAN

PARIS

L'ÉDITION

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

1918



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Six exemplaires sur Japon impérial

(1 à 6)

Quinze exemplaires sur papier velin d'Arches

(7 à 21)

A MON AMI

LEO MARCHAND

en souvenir

du paisible secteur 45,

des

beautés départementales

qui venaient boire

au

MOLOCH'S BAR

et de

BÉBÉ-ROSE

l'Infirmier

LES

MALHEURS DE FERNANDE

I

Le jeune la Puce, qui ne se mêlait jamais à la conversation quand les femmes en faisaient l'objet, sortit pourtant de sa réserve ce soir-là, et, les mains enfoncées dans les poches de son court veston beige, il dit en égrenant un petit rire :

— Celle-ci ! Non. C'est crevant... qu'est-ce qu'elle a encore ?

La Blavanche s'arrêta de lancer à pleine voix, dans le bar, des ordures

qu'elle débitait en l'honneur des hommes qui venaient là, pour riposter :

— Qu'est-ce qu'elle a ? Mais, mon petit...

— D'abord, moi, déclarait la Puce, c'est pas moi que j'me mettrais avec un bourre.

On parlait de Fernande.

— Qu'est-ce que t'en sais ? railla Jésus-la-Caille[1], en affectant une indulgence qui dépassait les bornes du cynisme. Fernande...

— Oh ! j'croyais ! murmura la Puce.

Il haussa les épaules et, se renversant sur la banquette où il était assis, il contempla, d'un air désabusé, la

1. Voir *Jésus-la-Cai le*, roman (*Mercure de France*, éd.).

salle triangulaire qu'encombrait un public de dimanche.

Jésus-la-Caille reprit :

— Les femmes !

— Non, brisa nettement la Puce. Et puis, c'est pas à cause qu'elle a été avec vous, avant moi, M'sieur la Caille, que vous pouvez me charrier.

— Je n'te charrie pas.

La Blavanche s'amusait. Elle s'assit à la table où Jésus-la-Caille et ses amis buvaient, en surveillant la clientèle du bar, et tenta d'apaiser la querelle.

— Qu'est-ce que tu as, la Puce? demanda-t-elle, conciliante. Tu ne vois donc pas que c'est du pour ?

— Oui. Je l'vois.

— Alors !... Vous souffrez ?

Le mince adolescent dont les yeux faits brillaient dans un pâle visage, répondit :

— J'souffre pas. Tout de même, elle l'a voulu son bourre, est-ce pas? Tu trouves qu'elle a raison ?

— Elle a tombé, observa simplement un tout jeune homme qu'on appelait Gaby.

— Et après ?

Jésus-la-Caille articula, sans hâte :

— Après ?... Rien... On en cause.

— Bien, fit la Puce avec humeur.

Il n'aimait pas qu'on s'occupât des femmes et, en particulier, de celle-ci, encore qu'elle eût quitté Montmartre, car il était d'une jalousie à laquelle la

plus méfiante des filles n'eût pas rendu de points. Pour lui, qui n'avait pas que ce travers dans l'attachement qu'il témoignait à son grand camarade, il gardait de Fernande un souvenir où se déguisaient en vain, sous des dehors dédaigneux et frivoles, l'amertume, un dégoût pénible et la haine.

Pourtant, il savait que, depuis le jour où Jésus-la-Caille s'était séparé d'elle, il n'avait plus à redouter qu'elle cherchât à lui revenir. Où elle était, ses chances diminuaient d'intéresser à son sort les habitués du boulevard de Clichy et du bar célèbre de la Palme. On ignorait ce qu'elle avait pu devenir. D'ailleurs, ceux qui l'avaient connue s'en souciaient fort peu,

attendu qu'ils étaient eux-mêmes menacés de disparaître à tout moment du monde bizarre où ils vivaient, sans laisser trace de leur passage. Ils n'y pensaient pas d'ordinaire, mais, lorsqu'il arrivait à quelqu'un de rappeler un nom, chacun faisait comme il pouvait pour se donner au moins la décevante satisfaction de s'apitoyer sur lui-même. Seul, la Puce différait des autres.

Les succès, dont il était fier, auprès de vagues amateurs d'esthétique ou de mornes protecteurs des arts et de la jeunesse, l'avaient de bonne heure corrompu. Si de bonnes âmes s'étonnent que de pareils contacts puissent à ce point pervertir un garçon, il faut qu'elles soient bien ignorantes

des dehors aimables dont se pare le vice et du désir qu'ont la plupart des jeunes gens, à Montmartre, de tout perdre avant l'âge.

La Puce, lui, n'avait plus qu'à gagner, dès l'heure où le gaz flambe sur les trottoirs, dans la fréquentation des bars voilés et étouffés où il allait.

Jésus-la-Caille le regarda.

— Tu ne vas pas remettre ça ? lui souffla-t-il à voix basse.

— Pour Fernande! s'étonna maternellement la Blavanche.

— Pourquoi en parlez-vous ? remarqua la Puce.

Jojo, le marchand de morphine, qui arrivait et surprenait sans le vouloir la réplique, s'informait :

— De qui donc parlez-vous ?

Son rire découvrit le trou noir que lui faisait, dans la bouche, une dent cassée.

— De Fernande, expliqua Gaby.

— J'l'ai vue, annonça Jojo.

Jésus-la-Caille leva sur lui ses yeux clairs. Ses cheveux blonds en boucles l'auréolaient.

— Oui, poursuivit Jojo. Cette môme-là, elle est finie. Où que j'lai vue, à Belleville, v'la quinze jours, elle est avec Pépé-la-Vache et alors, moi, s'pas ? c'est pas mes ambitions... j'ai rien dit...

— Alors, quoi ?

— Ça n'va pas, voyez-vous, eux deux la Vache, à cause qu'il n'est pas

l'homme qu'il lui fallait... et puis, l'quartier... Oh ! ce quartier. Y a rien qu'des guinches ou qu'des Cinés... là-bas !... C'est pas une vie.

Un silence paisible succédait à ces révélations.

— A Belleville, crois-tu ? jeta, dans un cri, la Blavanche.

Elle se leva. Jojo gagnait une autre table afin d'offrir sa marchandise.

— J'm'en fous ! conclut la Puce.

II

Ils n'en reparlèrent plus. Cependant Jésus-la-Caille, que trop de souvenirs encore récents assaillaient quand il se rappelait combien cette fille l'avait aimé, la plaignait, et, s'il ne prenait pas la Puce pour confident, il s'adressait muettement aux manezingues de la rue Lepic où il l'avait rencontrée, au bal du Moulin-Rouge, à l'hôtel du coin de la place Blanche et à toutes choses qui le rapprochaient d'elle. Fernande pouvait lui être indifférente, aujourd'hui qu'il vivait avec le jeune

la Puce, il ne lui voulait pas de mal et, dans son cœur, l'image troublante de son ancienne amie se levait parfois avec une singulière tendresse.

— Qu'est-ce que v's avez ? l'interrogeait la Puce.

Jésus-la-Caille secouait la tête.

— Rien.

— Vous êtes mal, avec moi ?

Ils se prenaient à rire silencieusement, et la Caille oubliait par quel retour involontaire il s'était mis à penser à Fernande.

Elle n'était rien pour lui qu'une femme, mais l'opinion qu'il avait des femmes, peut-être la tenait-il de celle-ci, qu'il avait ravie, sans le vouloir, à un homme dont la réputation

ne se perdait pas. Cet homme était le Corse, et il attendait, en prison, de revenir parmi ses semblables pour tirer une vengeance éclatante de ceux qui l'avaient trahi. Jésus-la-Caille ne songeait jamais au Corse sans éprouver de crainte et c'est pourquoi, depuis qu'il n'était plus avec Fernande, il trouvait l'occasion de se réjouir à l'idée que Pépé-la-Vache accumulait sur lui toutes les responsabilités. D'ailleurs, Pépé-la-Vache n'avait pas à s'en défendre.

Maigre, avec son chandail grisâtre, son feutre mou rabattu sur les yeux, ses courtes moustaches noires et l'indéfinissable sensation de malaise que répandait sa fuyante personne, Jésus-

la-Caille l'évoquait en même temps que Fernande. Il ne découvrait pas la raison qui avait pu les rapprocher, car, dans toute cette histoire, Pépé-la-Vache s'était montré l'agent de la police et le meneur d'une louche intrigue. La fille ne l'ignorait pas. Jésus-la-Caille se disait aussi que tout cela finirait mal, mais il se sentait impuissant à condamner Fernande du moment qu'elle le dégageait peu à peu de la rancune du Corse.

— Gare ! prévoyait-il ingénûment. Le mec va tout casser à sa sortie d'taule. Non... quelle affure !... et s'il me poisse... j'suis bon.

Il trouvait juste alors que quelqu'un payât à sa place les torts qu'il pou-

vait avoir vis-à-vis de l'homme de qui dépendait Fernande. Toutefois il reculait dans l'avenir la date de cette explication, car il ne savait déterminer jusqu'à qui s'en étendrait la violence.

— Mon gosse ! disait-il à la Puce.

La Puce approchait du sien son visage maquillé de rose et de rouge. Ses yeux aux très longs cils appesantis de rimmel s'éclairaient d'un regard tendre.

Il soupirait :

— On est les deux, es'pas ?

— Les deux ! assurait la Caille.

— Et vous m'jurez, poursuivait le jeune garçon, de toute son âme défleurie, que c'qu'est passé... c'est passé ?

— Je l'jure ! répétait Jésus-la-Caille avec un sourire contraint.

— La Fernande ?

— Y en a plus... Fernande ! ah ! mon petit môme !

La Puce triomphait, et il ajoutait afin de définir très nettement leur singulière situation à tous les deux :

— D'abord, c'est la femme du Corse !

Ils n'étaient pas seuls à l'établir. A Montmartre, où luttent mille instincts et les convoitises d'une race équivoque, un fait subsiste : à savoir qu'un homme n'a que des droits sur une femme. Ceux que pouvait conserver le Corse sur Fernande n'avaient donc pas besoin d'être réclamés par lui

pour cesser de lui être contestés. Ses amis gardaient la mémoire du Corse et ils escomptaient son retour afin de voir régner l'ordre une fois de plus. Jésus-la-Caille, qu'ils abominaient pour ses mœurs, n'avait qu'à se bien tenir, et Pépé-la-Vache auquel tout le monde reprochait d'être un espion, ils le vouaient, avec le besoin d'en débarrasser les bars où ils vivaient, aux pires calamités.

Ainsi le temps passait, à doses égales de jours et de nuits. Personne ne parlait du Corse, et Pépé-la-Vache, à Belleville où il s'était enfui avec Fernande, jouissait à son aise d'un bien qui n'était pas le sien.

III

Fernande rentrait et, déjà, les petites pluies de septembre mouillant les trottoirs, le boulevard de Belleville s'animait d'un mouvement sans hâte qui la portait. Elle marchait avec la foule du soir, du même pas, avec les voitures qui roulaient, les trams, les rares camions, et il lui semblait qu'ils n'étaient pas seuls à se disperser dans la molle clameur de la rue. Son regard entraînait à leur suite des immeubles blanchâtres... Fernande voyait une façade presser l'autre. Les

plus hautes semblaient se renverser sur le ciel, et les lettres jaunes d'un balcon dansaient et s'écartaient. Des fenêtres ouvertes laissaient deviner des intérieurs. Des garnis, de petits hôtels borgnes à deux étages, des boutiques malpropres se succédaient et, de loin en loin, les bars pleins de musique, étincelants et mornes, captivaient la fille comme de beaux navires qui s'éloignent.

Fernande n'aimait pas ce quartier où, depuis qu'elle avait quitté Montmartre et Jésus-la-Caille, son nouvel amant vivait avec elle. C'est lui qu'elle allait rejoindre tout à l'heure dans un débit de la rue de l'Orillon, et elle y était faite comme à une habi-

tude que rien ne dérangera plus.

Cependant, la nuit tombait. Des filles se mêlaient aux ouvriers, aux ouvrières, aux ivrognes et à de tout jeunes garnements qui marchaient, par quatre ou cinq, en tétant leurs cigarettes. Du métro s'échappait un flot lourd d'employés. Il débordait par nappes et l'on pouvait voir, à la même minute, le même et fiévreux inconnu pousser la porte carillonnante d'une épicerie, tourner un coin de rue ou passer, vivement, dans la lumière des becs de gaz... Les étages s'éclairaient tristement. Le ciel restait noir et, quand Fernande arrivait à la table où Pépé-la-Vache l'attendait en lisant un journal de sport, elle avait

dans la tête cent images confuses.

Pépé s'empressait.

— Ça ne va pas ? demandait-il... Allons.... Prends ton glass avant qu'on se barre.

— On a bien l'temps !... songeait Fernande.

Mais Pépé l'arrachait à sa rêverie et, sûr de lui-même, il annonçait qu'après « la croûte », il payait le « Ciné » à *la môme* ou le Café-Concert, à son goût.

Ils sortaient, ainsi, chaque soir, après minuit, d'une de ces grandes salles populaires de spectacle qui font l'honneur de la rue de Belleville et regagnaient leur chambre de l'hôtel Bouvier, où le patron semblait avoir

pour Pépé-la-Vache des attentions particulières. C'était une vaste chambre que la leur, et Fernande s'y trouvait bien, une fois que, la porte fermée au verrou, elle se déshabillait brusquement. Alors elle osait parler. Pépé la prenait contre lui et, sous les baisers qu'il lui donnait, elle disait son ennui de ne rien faire dehors, malgré le grand désir qu'elle en avait.

Il l'écoutait sérieusement.

— Y a des jours, expliquait Fernande, où que j'me sens ici comme égnollée... Et qu'est-ce qu'on gagne ?

Pépé la consolait :

— Mais, puisque... pour le pèze...

— Non, disait-elle. D'où c'est que tu l'as, ce pèze ? Vois-tu... je ne m'y

fais pas... et toujours du même au même, sans rien... Oh ! mon homme, c'est donc que tu n'veux pas quitter le quartier ?

— Vrai, faisait-il... ça se tassera. Tu gagnes déjà pour toi, et quand t'auras pris la manière par ici, tu verras...

— Quoi ?

— Fernande ! reprochait Pépé-la-Vache de sa voix rauque.

Il n'avait pas changé. Son regard méfiant et dur, ses courtes moustaches noires et jusqu'à son chandail défait sur le cou qu'il gardait pour dormir, lui prêtaient une apparence dont la fille s'étonnait.

— Oui, poursuivait-elle en soi-même... Son pèze... où qu'il va le

chercher? Malheur !... V'là cinq mois qu'on est ensemble et je peux pas le savoir, à cause qu'un homme comme lui c'est plus sur les pattes qu'un...

Elle cherchait le mot.

— Ecoute, reprenait Pépé-la-Vache en remontant sa montre — une belle montre en or — avant de se coucher... T'as besoin de rien, n'est-ce pas ? La carrée...

— J'parle pas d'ça.

— Alors ?

— La Vache, répondit Fernande... quand j'm'ai mise avec toi, je savais... ce que j'savais... et c'est pas ce qui m'a r'tenue, mais j'voudrais, puisque tu m'as promis qu'c'est fini... j'voudrais...

— La crise, la v'là ! railla-t-il. Non, mais, c'est-il qu'tu me prendrais pour...

— Dis voir, fit-elle comme il hésitait.

— Pour un bourre ? prononça lentement Pépé-la-Vache, en jetant à Fernande un coup d'œil soupçonneux.

Elle frissonna. La lampe brillait au chevet du lit, sur une table. Pépé se coucha. Il se taisait.

— Mon homme ! gémit Fernande.

— Ça va bien, prononça-t-il sans douceur... Si j'te passais la purge ?

Elle lui tendit les bras, sa bouche qu'elle avait peinte, et il la regardait avec un sourire étrange et malheureux.

— Si j'te la passais ? répéta-t-il, sans courage...

— Oh ! murmura la fille... Crève-moi... Oui... Mais crève-moi donc, j'l'ai gagné... Et puis, ça serait bien qu'mes doutances s'en aillent.

IV

Le tort de Pépé-la-Vache, en outre de celui qu'il avait de ne point corriger Fernande quand elle le méritait, était d'entretenir dans certains cafés des relations avec de douteux personnages qu'il paraissait ne plus connaître le moment d'après. Ces Messieurs parcouraient Belleville. Ils fréquentaient les bars, les bals, les hôtels du quartier, et c'est à eux que bien des fois d'autres individus, qu'on pouvait croire jaloux de leur indépendance, faisaient de longs rapports sur

des milieux qu'ils connaissaient. Les affaires allaient bien. D'ailleurs, Pépé-la-Vache n'ignorait pas les ressources de son métier et, s'il l'exerçait sans risques, c'est qu'il se montrait adroit et plus discret qu'un autre.

Il sortait peu. Quelquefois, le matin, si Fernande l'en priait, il l'accompagnait dans les courses qu'elle avait à faire. Il la laissait aller l'après-midi, jusqu'au soir et, bien informé — par d'obscurs pisteurs qui lui devaient quelques services — des sorties de sa femme, il vivait sans ennuis, car l'amour de Fernande comblait tous ses désirs. Il se félicitait de l'avoir conquise, en dépit du Corse, à Jésus-la-Caille et de l'avoir contrainte à

quitter Montmartre où on l'avait trop vu. Bien plus, il pensait qu'un jour, si la chance le favorisait, il pourrait dans un vague Montrouge acheter un fonds de bar quelconque et passer de nombreuses années paisibles, les pieds dans ses pantoufles. C'était son rêve ; il y revenait en dépit des soupçons de Fernande, car ces soupçons ne le gênaient guère. Il croyait, en effet, que le temps aplanit les obstacles et que, dans toute cette histoire, il lui suffirait de faire preuve de patience pour arriver au but qu'il se proposait. N'avait-il pas longtemps guetté l'occasion de se rendre maître de Fernande? Et pourtant il savait que la fille songeait parfois au Corse. Il

le voyait à ses regards, à ses longs silences et à la crainte qu'elle avait de le croire toujours au service des plus forts. Cela ne le surprenait point. Toutefois, il se disait qu'en sauvant les apparences, il ne lui serait pas impossible de donner le change à quiconque sur le mystérieux emploi de ses journées.

Fernande, sans s'en douter, l'aidait dans son trafic. Ses sorties, dont il se vantait qu'elles lui rapportaient de quoi vivre, lui permettaient d'errer sur les trottoirs, en quête, avouait-il, d'un labeur dont les habitués des bars, où il se rendait volontiers, tiraient eux-mêmes leur subsistance. On le savait moins bavard qu'attentif

à tout ce qui, dans le monde où il évoluait, mérite de l'être ; et c'est pourquoi, toujours habile et prompt à se donner des avantages, Pépé-la-Vache n'hésitait pas à provoquer chez ses compagons de hasard le mépris qu'il prétendait avoir lui-même de la police.

C'était, pour la plupart, de jeunes filous experts dans l'art d'attendre, la nuit, au coin des rues, le passant titubant et rogue dont ils vidaient les poches. Ils en parlaient entre eux et Pépé ne dédaignait pas d'accepter et de rendre la « tournée » d'usage, après qu'on l'avait invité. Il feignait d'admirer les héros de pareils exploits et quand Fernande le trouvait en si

bonne compagnie, c'était pour lui la « véritable occase » d'abaisser davantage son feutre sur les yeux et de parler à mots couverts.

Mais cela ne suffisait point à Fernande. Elle avait beau voir Tournibole, un enfant adroit de seize ans, tutoyer Pépé et se confier à lui, Cabèche ou l'Araignée tenter de la séduire, la fille vidait son verre, puis, désintéressée de tout, elle jetait sur le zinc l'argent de sa consommation. Pépé payait le reste et il sortait après Fernande qu'on saluait et pour laquelle il répondait en touchant mollement, d'un doigt, le bord de son chapeau.

V

— Alors ?

Ce soir-là, Fernande, en descendant la rue du Faubourg-du-Temple, était arrivée jusqu'à la place de la République, et une fille qu'elle ne connaissait pas lui avait jeté, en passant :

— A crai !

— Alors ? répéta-t-elle.

— Alors ?... mais barre-toi donc. Ils viennent.

Il y avait de l'air, de la lumière, un vaste espace, et, bien que le jour fût

à son déclin, un calme immense et surprenant. Les fontaines jaillissaient. Des taxis se croisaient. Des fiacres, de longs tramways qui grinçaient sur le rail, des triporteurs, des bicyclettes partaient dans tous les sens.

— Ici, fit l'inconnue, en se hâtant. Grouille-toi... Puisque j'te dis qu'ils viennent !

Elle prit une rue à gauche et se réfugia dans un bar. Fernande l'avait suivie.

— Ça ne vaut plus ce que cela valait, depuis quelque temps... commença la fille.

Fernande lui offrit à boire. Elle accepta, puis finissant sa phrase, elle ajouta et elle hocha la tête :

— Je parle du temps de l'Incendie, d'Yvonnette, de la grande Paule...

Les agents des mœurs passèrent devant le bar. Ils étaient trois et ne paraissaient pas pressés. Le soir mettait dans le ciel comme une flamme d'eau pure sur laquelle tremblaient le contour des toitures, les fumées, la masse des arbres roussis et la poussière qui s'élevait du sol. Une foule énorme s'engageait dans la rue du Faubourg-du-Temple.

— Oui, reprenait la fille... Ça les amuse on l'dirait d'arrêter l'boulot... Aujourd'hui la Bretonne est faite, crois-tu ? Lilas la Bretonne, une femme en carte !

— Sans blague !

— Dame. Ils sont pas bileux... Une femme en carte, c'est franc... Ils sont sûrs au moins de ne pas se tromper.

— Je m'appelle Fernande, dit alors l'amie de Pépé la Vache.

— Et moi, Bertha, répondit l'autre... C'est mon tour. Qu'es'tu bois?

Elles choquèrent une seconde fois leurs verres ; les agents avaient disparu.

Fernande revint le lendemain. Chaque jour, maintenant, on la vit aux alentours de la place de la République et Bertha, qui lui voulait du bien, la mettait au courant des habitudes de l'endroit. Bertha portait, en avant sur les yeux, des cheveux blonds dont elle formait au-dessus des oreilles deux

pattes aguichantes. Son bleu regard parlait pour elle et la fille savait quelle force il avait. Elle était moins grande que Fernande, mais sa jupe tendue sur les cuisses, sa poitrine ferme et bien prise, sa bouche au dessin régulier en faisaient une femme dont les passants recherchaient volontiers les complaisances. Fernande l'accompagnait. Grande, avec sa démarche libre et dansante, sa taille qu'elle cambrait d'un tour canaille, l'amie de Pépé-la-Vache ne passait pas inaperçue. On la suivait. Elle avançait, dans la foule des trottoirs, et, quand elle s'en écartait, elle était toujours sûre — au troublant regard qu'elle jetait derrière son épaule — de conduire jusqu'à

l'hôtel le plus proche l'inconnu qui la désirait.

Ensuite, elle reprenait sa promenade et Bertha, qu'elle rencontrait, marchait à côté d'elle, pendant une minute ou deux, ou bien elles se retrouvaient dans un bar.

Fernande, qui était sérieuse, ne s'aventurait guère au delà de la rue de Malte et de la place de la République. Elle connaissait les « mœurs ». Sa nouvelle compagne l'avait renseignée sur chacun en particulier et sur leurs façons d'opérer. Du reste elle ne craignait rien. Pépé parfois descendait avec elle jusqu'au bout de la rue du Faubourg-du-Temple et il l'attendait, en se promenant devant

les étalages en plein vent, les devantures des magasins, les boutiques ou les grands cafés de la place.

— T'es bénie ! assurait Bertha.

En effet, les jours passaient, également sereins, et l'argent que la fille comptait le soir en regagnant Belleville lui procurait un bonheur paisible. Pépé la rejoignait. Tous deux remontaient les trottoirs en silence. A gauche, ils voyaient en marchant, au bout de l'impasse Corbeau, l'Hôpital Saint-Louis et ses cheminées noires et trapues. Un brouillard léger rendait l'air humide. Plus haut, le passage Bouchardy, à l'étroite et sombre perspective, s'ouvrait sur la droite. Ils le dépassaient, arrivaient au boulevard de

Belleville et, avant dîner, buvaient sur un comptoir l'apéritif.

— C'est ton homme ? demanda Bertha, le lendemain d'un soir où elle avait croisé Fernande et son amant.

— Oui, lui répondit-elle.

Bertha n'ajouta rien, mais elle regarda Fernande avec une nuance d'étonnement qui permit à l'amie de Pépé-la-Vache de se montrer surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-elle.

— Il y a... fit l'autre en s'écartant. Tu ne l'sais pas ?

— Moi ?

— Oh ! laisse, ça va bien... répliquait Bertha...

— Comment ?

— Dis, la Fernande, t'esquinte pas à m'arranger les châsses. J'y vois clair... et ton homme...

— Mais parlè donc !

Bertha se tut. Un mauvais sourire lui serrait la bouche. L'amie de Pépé-la-Vache approcha son visage de celui de la fille.

— Il vaut le tien... prononça-t-elle avec colère.

— J'ai pas d'homme, ripostait Bertha... et puis, si tu veux l'savoir, un type comme t'as, c'est pas la peine de faire la rue... il en gagne pas ? Sans blague... alors tu veux charrier ou tu m'prendrais pour...

— J'te prends pas, j'te laisse, répliquait Fernande.

— C'est ça,.. laisse-moi... j'suis pas jalouse ni faite pour toi... ni pour ton mec, et même qu'j'en trouv'rais un à la Grande Taule... écoute... j'te le r'filerais... A deux, tu s'ras parée.

Sous l'insulte, Fernande se cabrait :

— A la Grande Taule ?

— Oui, ma fille...

Les deux femmes se parlaient dans le nez et déjà, autour d'elles, se formait un cercle de curieux d'où partaient des lazzi et des rires...

— Allez... les mômes ! Bertha, vas-y... Gy ! Va ! Kiss ! là ! là !...

— Silence, dit une fille, elle a raison.

— La Bertha?... voui, qu'elle a raison !

— Et la grande d'abord, c'qu'elle fout ici ?

— Elle nous donne ! proclamait une débutante.

C'est alors que Pépé parut dans la foule.

— Fernande ! appela-t-il... Arrive.

— Non.

Il la prit par le bras.

— Veux-tu venir ?... Non ?... Ah ! Tu ne veux pas ?

— Pour cette salope ! criait Fernande.

Il l'entraîna de force à sa suite et Bertha, demeurée maîtresse du trottoir, les accompagnait de la grande injure :

— Hé ! bourriques !

VI

Au matin, contre les persiennes closes de leur chambre dont la fenêtre était ouverte, l'averse coulait son bruit léger, et Fernande en se réveillant se rappela l'insulte de Bertha. Elle avait pleuré toute la nuit sans rien vouloir écouter des explications embrouillées de Pépé-la-Vache. C'était donc vrai ! Elle se remit à pleurer tandis qu'à côté d'elle, Pépé dormait encore et ronflait comme il en avait l'habitude. Qu'allait-elle devenir ? Hélas ! Elle était tombée si bas qu'elle

ne savait choisir de résolution, sans qu'aussitôt la crainte de ne pouvoir se défaire de l'homme dont elle dépendait lui donnât l'horreur de rien entreprendre. Et cependant, dans le quartier, sous le regard de tous, Pépé l'avait empêchée de répondre. Elle se souvenait du rire insultant des filles. Fallait-il donc, après une si grande ignominie, tout accepter ? Fernande ne pouvait s'y résoudre. Pépé-la-Vache lui devait au moins une explication et, si elle ne l'avait pas encore exigée de lui, elle se promettait bien de le contraindre à ne plus la laisser dans de vagues promesses dont elle n'avait que faire.

D'ailleurs quel homme était-il, même

s'il ne pouvait fournir la preuve absolue de ce qu'elle appelait *son honneur*, quel homme pour tolérer qu'on le traitât ouvertement de « bourrique » dans la rue ? Tout autre eût « foncé dedans » comme on dit, au risque d'y « laisser la peau » ou de tout gâcher. Mais non. Il s'était contenté d'entraîner Fernande, à grands pas, par des rues obscures, en lui commandant de se taire et de le laisser maître d'arranger les choses pour le mieux... Et Fernande l'avait suivi... Elle s'était tue et, parfois secouée d'un frisson qui lui cassait les jambes, elle était remontée avec lui jusque dans cette chambre où elle reprenait lentement ses esprits.

— Bourrique ! songeait la fille.

Un insurmontable dégoût lui nouait la gorge. Est-ce qu'on se refait?... La pluie roulait plus fort dans les persiennes et la fenêtre ouverte laissait pénétrer, dans la chambre, la fraîcheur de la rue. Bourrique ! Mais chaque chose lui rappelait l'injure... jusqu'à l'air froid qu'elle respirait. Pourrait-elle en gonfler ses poumons sans en éprouver d'amertume? Il suffisait que cet air lui apportât l'odeur des trottoirs pour qu'elle s'en trouvât diminuée, et elle le respirait justement parce qu'elle lui découvrait une saveur inconnue dans laquelle tout lui donnait le regret d'être une femme à jamais perdue.

Cependant Fernande se calmait. L'idée qu'elle ne saurait plus se mêler aux autres, sans en attendre de menaces, la rendait à elle-même, et elle se disait qu'en dépit de Pépé-la-Vache elle était capable de se faire respecter. Les femmes qui travaillaient rue du Faubourg-du-Temple ne la valaient point. Elle les savait soumises à de jeunes rôdeurs qui les persécutaient. A les imaginer, dans le mouvement et la presse du faubourg, avec un chiffon de couleur autour du cou, rien n'était plus lamentable. Aux heures calmes de la journée, elles emplissaient les débits du récit de leurs histoires et, jusqu'au moment où leurs hommes les venaient « sor-

tir » sans égards, elles buvaient petits verres sur petits verres et fumaient d'interminables cigarettes. Certaines, nourries de spleen et de malchance, s'affalaient près d'un piano-manivelle qui leur rabâchait ses musiques. Fernande les connaissait et elles se retrouvait en elles à l'époque toute récente encore où Jésus-la-Caille, à Montmartre, lui fournissait la preuve qu'il ne l'aimait pas.

L'avait-elle vraiment aimé ? et que lui était, aujourd'hui, Pépé-la-Vache à qui elle s'était rendue par lassitude ? Elle méritait mieux et il pouvait dormir à ses côtés. Fernande le contempla. Sa maigre figure aux traits tirés, ses courtes moustaches et tout son

corps, qu'elle devinait étendu dans le lit, n'avaient plus au repos le moindre caractère. Elle le jugea sans parti pris :

— Je m'en fous ! se dit-elle.

Puis elle resta un long moment dans un saisissement singulier, car elle faisait plus que se désintéresser de Pépé-la-Vache. Le souvenir du Corse étreignait la fille. Elle soupira. Sa déchéance l'assaillit aussitôt et elle évoqua l'absent tel qu'autrefois, avec son régulier et dur visage, sa bouche muette et son allure de chef. Avait-elle pu l'oublier à ce point? Hélas !... Elle-même l'avait trahi, parce qu'elle aimait Jésus-la-Caille, et de tout cet amour il ne lui restait qu'une

tristesse immense. Mais avec le souvenir de Jésus-la-Caille, Fernande retrouvait Montmartre, ses rues, ses cafés, ses bars de nuit et l'étrange cohue des boulevards. C'était plus que son amour. C'était sa vie elle-même à l'époque où Pépé-la-Vache, qui lui faisait des avances, n'avait à ses yeux qu'une apparence douteuse et maladroite. La fille y revenait. Elle voyait le bal du Moulin-Rouge, la place Blanche, la foire entre les arbres des avenues, et elle cherchait à bien comprendre par quel retour elle pourrait arriver à se sentir, comme autrefois, une femme digne de mériter qu'un homme, élu entre tous, la distinguât pour en faire son orgueil et sa joie.

VII

Ce n'était pas certes — songeait Fernande — Pépé-la-Vache ni les minces voyous qu'elle voyait avec lui qui pourraient l'aider dans cette tâche. Du premier, elle avait à craindre jusqu'aux compromissions les plus viles. Des autres?... mais ils lui paraissaient incapables de se tirer eux-mêmes de la moindre aventure où la ruse ne le céderait pas au courage. Elle les avait vus dehors, vêtus d'une cote bleue ou de vestons trop courts. Ils n'avaient pas vingt ans. Le soir, ils emplissaient

la rue de leur vacarme, et leurs maîtresses, qu'ils giflaient pour s'endurcir, les admiraient. Au surplus, afin d'établir, pour effrayer les filles des impasses, une réputation redoutable, ils se lançaient entre eux des défis qu'ils tiraient au clair, avec leurs lames d'assassins précoces, dans l'obscur dédale des chemins de la butte des Couronnes. Fernande pouvait pourtant compter sur eux. Certains, qui la pourchassaient pour obtenir d'elle un regard bienveillant, le lui avaient dit. Et ils se nommaient en citant leurs exploits. Les plus jeunes parlaient de la bande à laquelle ils appartenaient, et leur misérable fierté avait quelque chose d'attendrissant.

Le soir, quand l'un d'entre eux passait à côté de Fernande, il ôtait sa casquette molle et saluait la fille, puis il partait en sifflant le long des devantures qu'on fermait. Pépé prenait un regard sévère.

— Tu ne voudrais pas ? répliquait-elle en riant.

— Méfie-toi, faisait alors Pépé-la-Vache. Ces mômes-là...

— Des terreurs ?

— Plus moches que des terreurs, disait-il. Ça butterait père et mère, histoire de s'faire la main.

Fernande ne l'ignorait pas. Elle savait même quels désirs elle éveillait chez eux, car ils étaient maintenant sans cesse à ses trousses. Ils l'aver-

tissaient, quelquefois, dans la rue, de la présence des « bourgeois » qui traquent les filles.

— Barrez-vous, madame Fernande !... Les v'là !

Elle leur en savait gré.

— Tiens, môme...

— C'est pas de r'fus...

Et, sur un « merci » bien senti, le jeune pisteur allumait la cigarette que Fernande lui donnait et la fumait avec orgueil.

Un après-midi, l'amie de Pépé-la-Vache, s'étant arrêtée devant une devanture de bijoutier de l'avenue Parmentier, un avorton, haut comme trois pommes, lui avait dit :

— Elles sont belles, hein... mâme Fernande !

— Quoi ?

— Les pendeloques... c'est du jonc... et les diams... Mince alors, es'pas qu'ils vous iraient ?

Fernande admirait en effet une paire de boucles d'oreille en brillants, une barrette de rubis et des bagues d'occasion... Elle regarda le personnage. La casquette en arrière, une mince figure pâle aux yeux durs et sérieux, sans chemise, un cache-nez sale autour du cou, son interlocuteur lui parut bien extraordinaire pour son âge.

— J'm'appelle Loupé, continua-t-il, sans sourire. Voui. L'môme Loupé, et

d'mandez-y aux feignants d'la Roquette qui c'est que c'est mezigue. Pas du charre, ajouta-t-il, en se balançant sur ses petites jambes.

Fernande eut un regard amusé.

— Alors, poursuivit l'avorton... Si les diams vous plaisent...

— Veux-tu te taire !

— Vous frappez pas, mâme Fernande, faisait Loupé en emboîtant le pas à la fille qui reprenait sa marche... On peut vous accompagner ?

— Ah ! l'môme, plaisantait l'amie de Pépé-la-Vache... Pour culotté...

— Je l'suis... et puis j'voulais vous dire, mâme Fernande, qu'avec les poteaux d'ma bande, si jamais...

Ces paroles, dont la fille se ressou-

venait à présent, ne lui étaient d'aucun secours. L'homme qui dormait à côté d'elle la navrait de dégoût et elle attendait qu'il s'éveillât.

VIII

— Mais ? dit Pépé-la-Vache.

— Y a pas de mais, répondit-elle en sautant à bas du lit où, les yeux bouffis et les cheveux ébouriffés, le dormeur cherchait à découvrir la raison de cette scène.

— Et puis, je me barre, ajoutait Fernande.

Pépé la regarda.

— C'est rapport à la copine d'hier soir, avec qui qu't'en avais, que te v'là en rogne contre moi ? émit-il posément.

Elle se tut. Déjà, elle enfilait ses bas et chaussait ses bottines. En chemise, son lourd chignon défait à demi sur la nuque, la fille se dépêchait, car elle n'avait que la hâte, à présent, de fuir Pépé-la-Vache et cette chambre où il l'avait conquise...

— Les mouchards, faisait-elle toutefois, en tirant sur les lacets de ses chaussures... y a rien à dire... j'm'explique pas... Est-ce qu'on peut ?...

— On peut pas, reprit Pépé qui ne voulait point se fâcher.

— Oui. On n'peut pas. T'as raison....

Fernande redressa son beau visage, ses épaules gracieuses et, le pied posé sur une chaise, elle se

cambra légèrement, sans lâcher les lacets qu'elle tendait. Durement, son regard croisa celui de Pépé-la-Vache et, pendant une seconde, elle le brava.

— Que tu dis, renchérit la Vache.

— Oh ! poursuivit la fille, tu peux attiger tant qu'tu voudras. J'ai la preuve, à présent, et la Bertha s'est pas gênée. Naturellement, quand on est c'que t'es... on les met, sans l'ouvrir.

— Tu te charges du contraire.

— Ça s'peut.

Pépé poussa un bâillement paisible. Par provocation, il feignit de s'étirer longuement, avec paresse et volupté, puis, à voix basse, il appela :

— Ma gosse !

— Ça va bien.

— Ma gosse ! répéta-t-il tendrement... T'es piquée ?

— J'suis pas ta gosse, assura Fernande... Moi !... ta femme ?...

— T'es pas ma femme ?

— J'suis pas la femme d'un bourre !

Pépé se leva.

— Fernande, dit-il.

Elle le toisa, sans cacher son mépris, et continua de se vêtir.

— Non, jurait-elle entre temps... Sa femme ?... C'est crevant... Ah ! bon Dieu, où c'est qu'il est, mon homme ?...

— En taule, répondit Pépé-la-Vache... et si t'attends jamais après lui

pour y r'filer ton pèze, t'as d'quoi faire des économies ou d'prendre ungigolo.

— Il sortira ! riposta la fille... va ! Il sortira, et ce jour-là, la Vache !

— On verra, bougonna-t-il simplement, en fouillant dans une poche de son pantalon d'où il ramena un paquet de cigarettes... Faut pas croire, la gosse, qu'vous remettrez ça, les deux... Ma pomme est là. J'attends. Et puis ?

— Mais il te bouffera !

— Lui ?

— Bon !

Elle était prête. Ses cheveux, qu'elle avait simplement tordus et ramenés sur le haut de la tête, la coiffaient admirablement.

— Ecoute, Fernande... reprit Pépé-la-Vache. J'me fâche pas... Mais, je l'jure, si tu pars... prends garde. On m'voit dans l'sérieux, moi, et celui qui m'connaît, il calte. J'te force pas à rester. Seulement, j'te dis...

— Merde ! répliqua la fille, et elle s'approcha de la porte, après avoir ramassé sur une chaise son sac de cuir dans lequel elle avait de l'argent.

— Va ! fit-il.

Elle passa devant lui, méprisante et forte de tout ce qui grondait en elle de colère.

— On se r'verra, Fernande ! souffla Pépé-la-Vache.

La fille releva le défi.

— On se r'verra ! accepta-t-elle

sans faiblir, et elle descendit l'escalier de l'hôtel, tandis que Pépé-la-Vache refermait la porte de sa chambre et donnait un tour de clef à la serrure.

IX

Il était midi et il pleuvait. Fernande suivit la rue Pierre-Nys, où se trouve l'hôtel qu'elle avait quitté, et remonta jusqu'au boulevard. Elle était étonnée de ce qu'elle venait d'accomplir. Sous l'averse, Belleville étageait les cubes gris de ses constructions dont certaines s'élevaient, très haut, dans une triste lumière. Des bouquets d'arbres, sans feuilles, indiquaient les jardins de la rue Piat. De minces cheminées soufflaient à petits coups des jets de fumée blanche. D'autres

fumées envahissaient le ciel où le vent les éparpillait. Elles provenaient d'une usine voisine dont on couvrait les feux. Les ouvrières des fabriques de chaussures descendaient par bandes et se répandaient dans des restaurants à la portion où, déjà, tout un monde était attablé.

Fernande n'avait pas faim. La pluie lui frappait doucement le visage et les mains, sans qu'elle en éprouvât la sensation. Elle descendit la rue du Faubourg-du-Temple. Des gens la remontaient hâtivement, et le petit funiculaire sifflait en courant sur ses rails. C'était l'heure où tout ce quartier s'anime avec une activité qui n'a d'égale que celle du soir. Des vendeurs de chan-

sons râclaient leurs violons sous les porches. On se coudoyait. Les parapluies se heurtaient et les gens qui n'en avaient point passaient sous ceux des autres, en se courbant.

— Tiens, mâme Fernande ! fit une voix claire.

Elle se retourna.

— Bonjour, dit-elle à Loupé, qui, de l'entrée du passage Bouchardy, l'avait saluée.

— Où qu'vous allez ?

— Là ! répondit Fernande sans conviction.

Il s'approcha d'elle.

— Et votre homme ? demanda-t-il.

La fille baissa la tête.

— Mon homme ?

— Mâme Fernande ! soyez pas fâchée, poursuivit Loupé avec une soudaine tendresse. Mais les copains...

— Qu'est-ce qu'ils font, les copains?

— Ils dorment à l'hôtel... Vous ne voulez pas m'emmener avec vous, dites?... Je vous raconterai... et puis, je vous donnerai...

— Quoi ?

— Les diams, promit-il avec son regard sérieux.

— Ah ! fit Fernande.

Elle continua de descendre la rue sans savoir exactement où elle allait. Son but était de rencontrer Bertha. Mais où la trouver à cette heure ?

Fernande hésita.

— T'as bouffé? s'informa-t-elle au-

près du « môme » qui ne la lâchait pas.

— Non, dit-il doucement. J'ai pas d'pèze... C'est les copains.

— Lesquels ?

— Mes Pognes, Vingt-Deux, Criquet, La Flemme, récita tout d'un trait Loupé qui se sentait à l'aise... On a bu, cette nuit... Toute la nuit. Et ils ronflent. Alors, s'pas ? j'suis sorti... Et puis, comme on a fait l'coup hier, mon boulot, moi, c'est d'les parer si ça n'allait pas...

— Et... ça va ?

— Oui.

Loupé s'était offert une sorte de veston dont les manches trop longues l'empêchaient de mettre commodé-

ment ses deux mains dans les poches. Cela lui donnait une tournure singulière, car il marchait, les bras ballants dans les manches où ses petites mains disparaissaient.

— T'es fringué, observa Fernande.

Il branla la tête en silence puis, comme la fille lui proposait de l'accompagner au restaurant, il la suivit et s'attabla devant elle. Loupé savait se tenir.

— J'paye le café, offrit-il au dessert.

— Ici ?

— Non. Aux Trois Boules. D'abord, j'ai rencart avec les copains... Et puis...

— Mais les diams? dit Fernande.

Loupé sourit bizarrement :

— Vous les voulez tout d'suite ?

Elle rougit.

— Dehors, proposa-t-il discrètement, parce qu'ici, mâme Fernande... ça serait donner l'truc et s'faire paumer. Regardez donc. Pour des bourres, y a des bourres. Vous l'croyez pas ?

— Sortons, fit alors Fernande, et elle appela le garçon.

Cependant, dans la rue, une gêne subite, mêlée d'une vague appréhension, s'emparait de la fille et l'empêchait de renouveler sa demande.

— Les v'là ! souffla Loupé.

Il pleuvait toujours. Fernande pressait le pas et quand Loupé lui mit dans la main, tout à trac, les brillants

montés en boucles d'oreille, elle n'osa même pas les regarder. Loupé se taisait. La pluie, très droite, tombait du ciel encombré de nuages.

— Ils sont beaux, affirma Loupé.

— Mince ! ajouta la fille. Des mômes pareils, travailler comme ça !

— Planquez-les... mâme Fernande !...

Et Loupé, longeant les murs, parla, car il éprouvait ce besoin mystérieux que connaissent les enfants perdus.

— C'est Mes Pognes, monologuait-il, à côté de Fernande, qui se défendait de l'entendre, qu'est entré le premier. Nous, on espionnait dehors... puis on l'a suivi et on avait chacun son rayon à visiter. Un moment, à la

caisse, j'ai bien cru qu'ils s'esquintaient, rapport au pèze. Pet ! là d'dans ! que j'fais en m'aboulant, et j'ai sorti mon feu, pour qu'ils comprennent... j'suis l'seul à en avoir un... et je le tiens d'un homme, un grand, qu'les flics ont fait tomber, v'là deux piges... un homme ! Alors j'leur y ai dit : Mes Pognes et Criquet, continuez... Vingt-Deux, fais les tiroirs... C'est parlé ?... Pis toi, la Flemme, y en a bon dans les p'tites vitrines qu'est dans l'fond... J'm'arrange sur la d'vanture... Après, on partagera. Y aura chacun sa part, les gars, et pas d'rouspétance, ou l'premier qui la ramènerait, j'l'brûle, aussi vrai que j'm'appelle...

Mais ils arrivaient au bar des Trois Boules où les compagnons du môme Loupé l'attendaient devant une collection de petits verres alignés sur le zinc.

— Salut! fit le nouveau compagnon de Fernande...

Le patron lui tendit une énorme main mouillée. Les autres répondirent par le même salut. Après quoi, Loupé, désignant la fille, ajoutait par manière de présentation :

— Madame prend un café et moi aussi. Allons ! Ernest, sers-nous ça vivement et vas-y d'une tournée pour la gnole.

X

Fernande s'assit à une petite table d'où elle voyait le boulevard, les maisons et le ciel. Quelquefois, un taxi suivait le trottoir. Des passants allaient sous la pluie et, dans le bar, à demimots, Loupé qu'entouraient ses petits camarades expédiait l'affaire. Il était étonnant de décision. Ernest lui-même, qui servait de recéleur à la bande, n'y aurait rien compris s'il avait eu tant soit peu l'oreille dure. Enfin tout le monde fut d'accord et, du butin qu'on se partagea, froidement, sur le comp-

toir, Ernest eut sa part ; puis les tournées de calvados, dont chacun réglait la sienne, se succédèrent jusqu'au milieu de l'après-midi. Le boulevard était à peu près désert. Fernande regardait l'asphalte ruisselant et Loupé vint s'installer à côté d'elle. Il lui prit la main.

— Quoi qu'vous avez ? demanda-t-il.

Elle eut un geste vague.

— Mâme Fernande ?...

— Oh ! dit-elle, ça se tassera... C'est rien... Y a que c'fumier de temps qu'on peut pas sortir.

— J'paye à dîner, c'soir, proposa Loupé.

Elle ne répondit pas. Dans ses

yeux, qu'emplissait un ennui indéfinissable, Loupé plongea les siens et il demeura un long moment ainsi, cependant que Mes Pognes, Criquet, La Flemme et Vingt-Deux quittaient le bar et se séparaient sous la pluie.

— J'vous prêterais bien un imperméable, dit Ernest, en faisant glisser de son doigt une bague dont il regardait la monture... Une véritable occase, vingt balles !... et il cligna de l'œil à Loupé qui lui fit signe de l'apporter.

— R'gardez-moi ça, commençait-il... Tout soie, Madame, et neuf... dites... en état d'neuf, ainsi parler. Il vous ira bien et puis c'est un bon... il vous f'ra de l'usage.

Loupé lui donna un louis.

— Essayez-le, mâme Fernande, ajouta le patron du bar... y a une ceinture, c'est bien un caoutchouc de femme.

Elle le mit. Il lui allait tout à fait.

— Mais je l'paye, affirma-t-elle.

— Un autre jour, dit Loupé.

Fernande n'insista pas. Ernest « remit » une tournée de vieux marc pour fignoler l'affaire et, quand ce fut fait, la fille et le jeune voyou prirent congé du patron et se dirigèrent, par le boulevard de Belleville, vers d'autres bars où, jusqu'à la tombée de la nuit, ils demeurèrent sans parler beaucoup, assis l'un près de l'autre.

La fille songeait au Corse et à la

date encore lointaine à laquelle il la rejoindrait. On était en octobre. Hélas ! sur les dix-huit mois qu'il avait à demeurer prisonnier, loin d'elle, onze à peine venaient de s'écouler et ces onze mois avaient suffi à Fernande pour la rendre à tout jamais indigne de lui. Cela surtout la désespérait, car à présent qu'elle revenait au besoin qu'elles ont toutes d'être dirigées et conseillées par un homme, celui dont elle était privée lui semblait mériter tout son amour.

Et puis, par cette fade fin de journée pluvieuse, l'idée de la prison avait quelque chose d'atroce. Fernande ne put s'empêcher de le dire. Loupé la comprenait.

— Tenez, expliqua-t-il, l'homme qui m'a donné son feu, v'là deux ans, lui, qu'il en prend à Fresnes... Hein! le pauvre gars! Et il s'appelait Fifi... Vous l'connaissiez pas?... Mais sa femme, mâme Fernande, c'est la Bertha, une môme qui en a dans l'bide... A la voir...

— Bertha?

— Allons! vous savez bien de qui que j'parle. Moi, la Bertha c'est comme ma frangine, et on s'cause toujours avec amitié.

— Une petite?...

— Pas si grande que vous... des châsses bleus.

— J'la connais, affirma Fernande.

— Eh! bien, c'était son homme,

Fifi, un beau, un frisé, et pas chiqueur. D'ailleurs sa femme a d'qui tenir et, quand faut qu'elle marne, elle marne. Mais malheur aux donneurs avec elle... Elle les sent, elle est terrible... C'est une femme...

— J'm'ai arrangée avec elle, déclara lentement Fernande.

— Vous ?

— Hier au soir... Alors, l'môme, j'voudrais bien la revoir, à cause que ça me ferait plaisir d'm'expliquer.

Loupé se gratta le derrière de la tête :

— Vous battre avec la Bertha ?

Fernande riposta :

— J'suis pas bonne à m'battre ?

— J'veux pas voir ça, assura Loupé

vivement. Ah ! non... Faites comme vous voudrez, mâme Fernande. Mais moi...

— Où qu'elle est, de c'tte flotte ?

Loupé se détourna.

— J'en sais rien, répliqua-t-il à voix basse... Rien de rien.

— Loupé ?

— Mais non. C'est impossible.. Vous battre ! Tenez, j'aimerais mieux l'faire pour vous... Elle est vache, Bertha, mâme Fernande, et au bal où qu'elle va tous les soirs, y a pas un homme qui donnerait pas son rouge pour elle.

— Quel bal ?

— Rue Dénoyez.

Fernande et Loupé se dévisagè-

rent, puis leur conversation reprit avec une sorte de gêne que l'arrivée soudaine de Bertha, dans le bar où ils parlaient d'elle, fit tomber brusquement.

Fernande s'était levée. L'autre, surprise, la regardait et, du comptoir où elle s'accoudait, elle parut extraordinairement pâle.

— Bertha ! s'exclamait le gamin.

Elle ne répondit point.

— J'ai à te parler, dit Fernande.

— Ici ?

— Dehors...

— On y va, répliqua la fille, et elle avala d'un trait le petit verre de marc qu'on lui avait servi.

Loupé sortit sur leurs pas. Le bou-

levard, avec son ciel noir où roulaient des vapeurs, son ombre épaisse que traversaient des lumières et que d'autres, immobiles, ponctuaient, s'ouvrait devant eux. Il ne pleuvait plus. Un petit vent froid faisait courir sur les trottoirs brillants des ondes rapides et de grandes rides circulaires qui se nouaient et se dénouaient sans cesse.

— Bertha ! murmurait le gamin... mâme Fernande ! faites pas ça... Non... faites pas ça... vaudrait mieux qu'vous soyez d'accord les deux, au lieu de...

— Conduis-nous, ordonna Fernande, et elle ajouta... Maintenant qu'on est seules, Madame ira peut-être moins fort qu'hier soir...

Bertha se contenta de rire.

— Quelle affaire ! gémissait le môme.

Il prit tout de suite à gauche, dans une rue.

— C'est encore loin ? demandait Fernande.

— Rapport ? ricana Bertha.

Loupé n'eut que le temps de s'exclamer... Sans un mot, les deux filles se ruaient l'une sur l'autre et Fernande, la première, portait à la femme de Fifi un grand coup dans le ventre.

— Salope ! râla celle-ci.

Un type, en casquette, observa :

— Au ramponneau ! dame, c'est la rue !

— Vache !

— Ahan ! fit Bertha.

Fernande encaissa et, de nouveau, frappa. On entendit son poing taper dans la figure de son adversaire. Elle était plus grande qu'elle. Cela la favorisait.

— A cognent comme des mecs, admirait le type en casquette... Oh ! là ! là ! qu'est-ce qu'elle y passe, la grande !

En effet, Fernande accrochait la fille avec ses ongles et tentait de la faire tomber. Elles roulèrent ensemble sur le trottoir. Elles ne criaient pas. C'était une belle bataille où Fernande avait tout l'avantage. Ses cheveux cependant lui tombaient sur les yeux et l'empêchaient de voir où elle portait ses coups. Bertha lui labourait la

joue droite de ses griffes. Fernande mordit. Les deux corps s'étreignirent davantage, mais enfin la grande parvenait à enfourcher l'autre et à la maintenir sous elle avec ses genoux. Sa robe remontée laissa voir le haut d'un bas noir et la naissance de la cuisse. Elle s'acharna. Le visage en arrière, afin d'éviter les coups d'ongles, cambrée dans un mouvement d'une étonnante allure, Fernande bourrait de ses deux poings Bertha dont la bouche tordue de colère saignait. Elle la frappait sur les yeux, sur le nez, partout où le plaisir d'écraser l'insulte d'un regard ou d'un rire de souffrance est grand pour une femme.

— Ah ! ah ! ah !... oh !... fumier...

putain ! putain ! putain ! sanglotait la malheureuse.

Fernande répliquait :

— Bourrique !... ah !... elle l'a dit... elle a dit bourrique... J'te l'arrange ta gueule, saloperie !... ta grande sale gueule... Oui, crie... tu peux crier... Moi ? Moi ? bourrique... Tiens, garce !...

Loupé, ayant éteint le reverbère du coin pour que la scène se passât sans esclandre, était atterré. Devant lui, les deux femmes se déchiraient.

— Mâme Fernande ! suppliait-il... Laissez-la... Mâme Fernande ! Mâme Fernande !

— Non.

Et, sans arrêt, la fille mettait à

Bertha, qu'elle tenait sous elle, de grands coups sourds qui faisaient sonner sa tête sur le trottoir.

Le type en casquette s'était éclipsé. Il n'y avait personne... Quelques ombres traversaient la nuit où le vent qui devenait plus fort arrachait, avec de larges battements qui claquaient contre le mur, un lambeau d'affiche déchirée.

— A crai ! fit soudain le môme.

En effet, du boulevard débouchait un « bourgeois » que Loupé reconnaissait à la silhouette.

Il toucha l'épaule de Fernande :

— Les v'là, souffla-t-il vivement et, se collant à la façade, il tenta de remonter la rue et de s'échapper. Mais,

du débit qui forme l'angle des rues Ramponneau et Dénoyez, sortit, au même instant, un autre individu.

— On est faits ! constatait le môme, et il prit sa course en silence.

Pépé-la-Vache, qu'il n'avait point remarqué, mêlé à l'ombre derrière lui, le fit rouler par terre d'un croc-en-jambe. Loupé n'eut pas le temps de s'y retrouver. La Vache se jetait sur lui, le fouillait, prenait son revolver et le mince couteau à cran d'arrêt qu'il avait dans ses poches, puis il le fit se lever et descendre avec lui vers les femmes que deux hommes en chapeau melon séparaient et retenaient.

— Oh ! dit Fernande, en reconnaissant Pépé-la-Vache.

Bertha, ensanglantée, eut un rire éreinté.

— Toi ! Toi ! clamait Fernande.

On la fit taire et, dans la rue qui, subitement, s'emplissait de curieux, les deux femmes et Loupé durent accompagner, dans la direction du poste de police, les agents des mœurs dont les faces épaisses ne trahissaient aucun écœurement.

XI

— Ce sac ?

— C'est le mien, reconnut Bertha.

Pépé poursuivit :

— L'autre est par conséquent...

— A moi, déclara Fernande.

On ramenait des poches de Loupé un bracelet de titre fixe, deux bagues et un porte-allumettes en argent.

— C'est bien ça, chuchotait à l'oreille de la Vache l'un de ses acolytes.

Bertha attendait en silence.

— Ajoutez ceci, fit Pépé-la-Vache en déposant, sur la table noire du



poste, le revolver et la lame de Loupé... Bien... Maintenant, les sacs !

Fernande eut un léger serrement du cœur. Son sac contenait en effet les boucles d'oreille que le môme lui avait données. On l'ouvrit devant elle et on en fit tomber, sur la table, le contenu. Les boucles d'oreille n'y étaient pas.

— L'autre ! ordonnait la Vache.

— De quoi ? s'étonna Fernande.

Bertha dit :

— Nature... Des pend'loques que j'ai jamais tant vues... on les a mises pendant le chemin. C'est pas à moi, ajouta-t-elle.

Fernande voulut parler.

— Ça va bien, fit un agent... qu'est-ce qu'on vous demande ?

— Mais...

Comme les boucles d'oreilles étaient tombées du sac de Bertha, Pépé-la-Vache plaça son mot :

— Oh ! pas d'histoires, affirma-t-il. L'affaire est entendue. Les boucles d'oreille sont à Madame (il désignait Bertha) et il faudra bien qu'elle nous dise qui les lui a remises. Un peu d'silence, n'est-ce pas ? D'abord, vous, ce n'est pas une raison, parce que je vous connais...

— J'vous connais pas, répliqua Fernande.

Pépé pâlit légèrement.

Bertha essuyait de la manche son visage sanglant et tuméfié.

— Eh ! Loupé, prononça-t-elle en-

suite, pas la peine de s'frapper... C'est un coup de Madame et d'son homme. On est bons.

Sa voix dure résonna singulièrement dans le silence de la salle du poste aux murs de plâtre. Au-dessus de la table, un bec de gaz brûlait, sous un rond abat-jour de papier vert. Il y avait deux bancs. Près de la porte aux vitres engrillagées, un agent de ville se tenait debout. D'autres entouraient les deux filles et Loupé.

— Allons ! commanda l'un d'eux.

Il s'empara d'un sous-main noir de toile cirée, l'ouvrit et, s'adressant en premier à Loupé, écrivit sous sa dictée le nom, le prénom, l'âge et l'adresse du prévenu.

— Sans profession ?

— Sans.

— Par ici, dit un agent, en remuant des clefs.

Loupé le suivit.

— Et vous, Madame ?

Bertha s'approcha de la table.

— Berthe, Marie, Annette Ducourret.

— Agée de ?

— Vingt-six ans...

On la fit ensuite passer dans une autre salle, et Fernande resta seule, au milieu des agents qui ne lui demandaient rien.

— Je m'appelle... crut-elle devoir déposer.

— Vous pouvez aller, assura Pépé-

la-Vache. Nous n'avons pas besoin de vous...

— Quoi ?

— Foutez-moi le camp !

Un agent plaisanta :

— C'est toujours la même chose... Celles qui peuvent démarrer sont les plus enragées...

— Pépé ! dit Fernande.

— Certainement, répondit-il... Seulement...

— Vendu !

— Oui. Madame. Et après ?

Il se croyait très fort. Fernande ramassa son sac. Elle l'emplit des différents objets qui lui appartenaient, étalés sur la table, et elle regarda Pépé-la-Vache avec une telle expression de

haine qu'il dut donner l'ordre de la mettre dehors, sans recommander à personne de ces Messieurs d'user vis-à-vis d'elle de la moindre attention.

XII

Elle était folle de colère et de rage impuissantes, mais, à l'hôtel de la rue Pierre-Nys où elle se rendit, le patron lui apprit que Pépé-la-Vache avait donné congé le matin même, après qu'elle était partie. Fernande regagna le boulevard. Elle ne savait qu'entreprendre. Il pouvait être neuf heures du soir et, dans les cafés et la grande brasserie qui se trouve au coin de la rue du Faubourg-du-Temple, des gens buvaient et jouaient aux cartes, comme s'il ne s'était rien passé.

La fille aurait voulu crier tout haut sa haine de la police. Elle aurait voulu mettre au courant ces inconnus de l'innommable action de Pépé-la-Vache et se justifier — par une sorte de confession publique — du silence qu'elle avait gardé, pour ne pas compromettre Loupé et ses complices. Que pouvait-elle faire à présent ? La honte dont elle se trouvait couverte l'accablait et elle ne savait que le reconnaître avec une affreuse tristesse.

Quelqu'un lui dit :

— Allez-vous-en… Allez !… ça vaudra mieux.

Elle se retourna :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je vous conseille de partir,

ajouta l'homme qui lui avait parlé.

— C'est bien, reprit-elle simplement.

Les agents écumaient le boulevard et, Fernande les voyant partout, une terreur soudaine s'empara d'elle. La fille leur céda la place. Elle descendit dans le métro. Sa jupe maculée de boue, ses cheveux qu'elle avait en hâte recoiffés au poste, lui donnaient une apparence étrange. Le métro l'emporta. Debout, dans un compartiment de secondes, Fernande vit surgir du sol, derrière des grilles, le canal Saint-Martin, des rues et des avenues qu'elle reconnaissait, la gare de l'Est, la gare du Nord, dans des lumières mouillées et frémissantes,

puis elle arriva à la station de la place Blanche et descendit. Une fièvre qu'elle n'avait jamais éprouvée la menait au hasard. Elle vit Montmartre. Des fiacres et des taxis traversaient la chaussée. Il y avait beaucoup de monde dehors. Fernande huma l'air de la nuit, et il lui parut imprégné d'une douceur particulière.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle.

Sous les platanes dépouillés du boulevard de Clichy, qu'elle avait tant de fois arpenté, elle découvrait des visages dont la mémoire ne lui avait pas tout à fait échappé. Là-bas, une grande lueur, mêlée à des reflets aigus qui montaient des trottoirs, indi-

quait la place Pigalle. Fernande crut rêver. Longuement, elle regarda la lueur qui éblouissait le ciel sombre et les façades des maisons voisines. Le cœur lui battait dans la gorge, ses jambes mollissaient, et tout ce qui l'entourait lui paraissait miraculeusement paré du souvenir des jours lointains. Il n'y avait rien de changé. Des filles s'en allaient doucement sous les arbres : d'autres marchaient en sens inverse et de tout jeunes gens, aux fines chaussettes de soie et au feutre tendrement fendu sur le milieu, évoluaient avec une discrète impudeur parmi les promeneuses. Fernande demeurait immobile. Pour elle, que l'image du Corse han-

tait tragiquement lorsqu'elle s'y abandonnait, ce spectacle était presque fait d'illusions. Et de quelles savoureuses illusions ! Des nuits semblables à celle-ci, le même ciel, l'odeur qui s'élevait du sol avec un émouvant rappel d'autrefois, ces arbres, ces passants, ce calme mouvement encombré du quartier, tout s'unissait pour la convaincre de son nouveau bonheur.

Pourtant, Fernande gravit la rue Lepic et l'habitude, qu'elle retrouvait, la conduisit au National. Gustave, le garçon, la reconnut.

— Madame Fernande, s'exclama-t-il. Mince, alors ! Y a une paye qu'on vous avait vue !...

Elle commanda, sans lui fournir d'explications :

— Ça s'ra un vieux marc... Gustave !

— Ah ! Ah ! Ah ! Madame Fernande !

A leur table, elle découvrit le Lucre, Albert le Tondu, Flicot, la Bataille, et elle échangea, sobrement, avec eux un regard.

— Tout de même, assurait le Lucre... une môme pareille s'esquinter si vite !

Fernande se regarda dans la glace. Sa joue droite portait la marque des griffes de Bertha. Elle avait un œil qui tournait au « brou de noix » et le visage tiré comme celui d'une malheu-

reuse. Cela lui fit trouver la différence de ses impressions, mais elle ne détourna pas les yeux de son image.

— C'est bon, se contenta-t-elle de répondre pour le Lucre qui la plaignait.

Et elle sortit du bar, après avoir vidé son verre. Il lui semblait que tout lui échappait brusquement. Comme cela s'était vite accompli ! Sa jupe souillée de boue la gênait pour marcher. Elle voyait la rue grise et luisante, le ciel roux au-dessus et toute son illusion tombait. Des hommes, qu'elle avait connus par leur prénom, disaient : « Tiens, v'là Fernande ! » Ils ne s'arrêtaient pas pour

lui parler et elle n'était pas curieuse de ce qu'ils avaient pu faire, durant son absence. C'était comme si elle les avait vus hier. Elle descendait la rue à côté d'eux, sans trouver leur nom, ni se sentir poussée à les saluer d'un mot quelconque qu'elle avait naturellement sur les lèvres autrefois, quand ils se rencontraient. Des femmes se retournaient derrière elle. Un gigolo la considérait en silence... Alors le sentiment soudain de sa déchéance s'empara de Fernande avec une violence extraordinaire. Elle se tourna du côté du gigolo et, sans préambule, elle lui demanda s'il savait où pouvait être Jésus-la-Caille.

XIII

C'était lui ! C'était elle ! Un trouble inexprimable la gagnait et Jésus-la-Caille, ne sachant que dire, regardait Fernande avec un mince sourire. Autour d'eux, sous les arbres secs du boulevard de Clichy, des ombres se profilaient.

— Restons pas là, murmura la fille.

— Mais où aller ?

Elle fit un geste indifférent, en désignant un des nombreux bars qui bordent les trottoirs.

— La Caille! disait Fernande.

— T'es revenue... répondait-il.

— Oui.

— Et Pépé-la-Vache?

— Ah! môme, soupira la fille... quel fumier!

— Je l'savais...

— J'aurais dû t'écouter, reconnut-elle à voix basse, et elle ajouta, tristement : ça t'fait plaisir de me revoir?

— Beaucoup, Fernande.

— Et moi? Tu ne sais pas. Non. Tu ne peux pas savoir. Je n'ai plus ma tête à moi, ni rien. Regarde comme je suis mise.

— Il t'a battue? demanda Jésus-la-Caille.

— C'est pas lui. C'est une femme

avec qui que j'm'ai arrangée... La Bertha... on s'est rencontrées, à Belleville...

La Caille dévisageait Fernande comme un être extraordinaire. Pour lui, qui n'avait pas quitté Montmartre où il vivait dans les plaisirs, il n'imaginait pas qu'on pût trouver ailleurs d'intérêt ni d'occupations. Fernande le dépassait et, s'il rencontrait dans ses regards le même feu que naguère, il se demandait pourquoi la fille ne ressemblait pas à toutes celles qu'il avait coutume de confondre dans un égal dédain.

— A Belleville ! s'étonna-t-il avec innocence.

— Oui, dit Fernande. Et toi ?

— Oh ! moi, j'suis pas libre, assura-t-il... J'démarre pas d'ici. Tu sais. J'ai bien repris et j'ai pas à me plaindre.

— Ah ! remarqua Fernande.

Il poursuivit :

— D'abord, où que je s'rais allé ? Où ? Et puis. Bambou va sortir de taule. On l'attend. Son frangin, la Puce, le voit toutes les semaines. J'm'ai arrangé avec la Puce. Voilà tout. Autrement, qu'est-ce que tu crois qu'on peut faire ?

— Rien, répondit la fille. Moi, j'suis revenue à cause qu'avec la Vache, la vie n'est plus possible. J'vais rester ici, maintenant, et attendre...

— Qu'il revienne?

— Qui donc ?

— Mais... la Vache !

Fernande eut un sourire désabusé.

— Il reviendrait, fit-elle avec dégoût, que jamais plus...

— Pourquoi ? dit vivement Jésus-la-Caille.

Il était sincère dans la surprise qu'il manifestait et sa bouche, dessinée au carmin dans son pâle et joli visage, eut une moue complaisante.

Fernande reprit :

— T'as pas changé, la Caille... Je l'vois bien. Alors, qu'est-ce que j'vais devenir ?

— La Messaline est morte, trouva-t-il, pour détourner la conversation du cours qu'elle allait prendre.

La fille ne répondit pas. Simplement, elle baissa la tête et regarda la pointe de ses chaussures. Jésus-la-Caille se taisait.

— On va boire ? demanda-t-elle, après un silence.

— Pas maintenant, fit-il, gêné. La Puce va rappliquer. Il est onze heures. Mais, si tu veux me dire l'hôtel où qu't'es, je t'promets d'aller te voir, des fois... l'après-midi...

La fille indiqua le bas de la rue Lepic, à gauche. C'était l'hôtel où elle habitait jadis avec le Corse, et Jésus-la-Caille se dandina :

— Au même ? reconnut-il.

— Oui. J'vais reprendre la carrée où que j'étais, et puis... ah ! quel

malheur, dis môme, que tout ça soye arrivé.

— ...

— Bien sûr, Bambou... Mais l'Corse, prononça-t-elle avec lenteur, c'était un homme, la Caille, et j'ai beau chercher le pareil. C'est inutile. Alors, je pense que c'est à cause de moi que la Vache l'a faisandé dans leur combine.

— Il sortira, Fernande.

— Des fois ! répliqua-t-elle amèrement.

Jésus-la-Caille domina la sorte d'attendrissement qui s'emparait de lui.

— Une même comme toi !

— J'suis plus rien, avoua Fernande... Rien du tout. Je l'sais et même que je m'demande, des jours,

quelle femme que j'ai pu être pour donner mon homme.

Il comprit l'allusion.

— C'est la vie ! dit-il sans insister.

— Quelle vie ! reprit-elle. Ah ! môme, je l'jure, si mon homme devait pas sortir et s'venger...

— Se venger !

Elle soupira :

— Pas d'toi, la Caille. Toi, qu'es-t'as fait ? Y a que d'ma faute, là-dedans, et d'la faute à Pépé-la-Vache.

Il se sentit à l'aise.

— Celui-là, reprit-il... Oui, ça sera bien que l'Corse...

— Il le buttera, va, sois tranquille.

— Mais, la Vache va rappliquer, observa Jésus-la-Caille, au bout d'une

seconde... et tu crois pas qu'il peut...

Fernande se secoua :

— Qu'il vienne, affirma-t-elle durement. J'l'ai assez vu et ici, j'suis la femme du Corse pour tout l'monde. Il me trouvera s'il vient.

— Et s'il nous voit, les deux ? s'alarma Jésus-la-Caille.

La fille releva la tête et lut, dans le regard du blond adolescent, la même frayeur que jadis, alors qu'entraîné dans l'obscure machination du Corse, il tremblait à côté d'elle.

— Mon Jésus ! murmura-t-elle.

Il s'écarta légèrement.

— T'as les foies, s'étonna Fernande. Ah ! mince... mais de quoi t'aurais peur, puisque j'suis là et qu' maintenant...

— Les bourres... souffla Jésus-la-Caille. Tu n'sais pas ? Y en a jamais tant eu et, pour nous, c'est tout l'temps qu'ils sont à monter des sales coups. Moi, n'est-ce pas ? je m'tiens peinard. Je n'sors plus. J'me gare, mais il ne faudrait qu'une fois pour me faire poisser.

— Alors, adieu, dit Fernande...

— Adieu ! répéta la Caille.

Il ôta sa casquette pour passer la main dans ses cheveux et les faire adroitement bouffer, puis, sur le boulevard que peuplait un monde équivoque, il s'en alla très vite, cependant que Fernande, immobile, le regardait partir et le voyait, avec détresse, gagner le célèbre bar de la Palme.

XIV

Les jours qui suivirent aidèrent cependant la fille à prendre sur elle-même le dessus. Elle se levait tard le matin et, durant tout l'après-midi, elle descendait dans les bars du boulevard de Clichy où des filles, qu'elle retrouvait au point où elle les avait laissées, la mettaient au courant des scandales. La Vache ne se montrait point. Fernande ne voyait pas non plus Jésus-la-Caille, et les pâles truqueurs à qui elle s'adressait parfois, ne lui four-

nissaient que de très vagues renseignements.

— Tu comprends ? avait dit la Caille aux « copains ».

Ils observaient bien la consigne et Fernande, qui s'éveillait chaque jour dans la chambre où elle avait habité jadis avec le Corse, trouvait qu'il emplissait cette chambre d'hôtel d'un caractère particulier. La commode, la glace, le lit et la table à toilette devenaient pour Fernande les objets destinés à son seul usage, comme elle l'était aussi et il lui semblait que l'avenir s'arrangerait sur les projets qu'elle en formait. N'avait-elle pas trouvé, dans un placard, les cartes dont elle se servait ? Elle voyait là

comme un signe providentiel et, le soir, avant de se coucher, elle ne manquait pas d'interroger ces cartes qui l'avaient jadis instruite dans le désir coupable de Jésus-la-Caille. Il revenait parfois, mais c'était par méprise, car le roi de carreau, qui figurait pour elle l'absent dont le culte la rachetait, avait raison de toutes les complications et des plus basses intrigues.

Toutefois ce n'était pas sans peine. Superstitieuse jusqu'au sublime, Fernande tremblait, en effet, pour la réussite de ses plans. Pépé-la-Vache l'obsédait dans les cartes : il tentait d'accumuler les difficultés du jeu, et c'était toujours par son influence que

la fille retournait, avec chagrin, sur la table, un pique après un autre. Elle n'aimait pas les piques. Et l'effort qu'elle faisait, pour éviter de se frapper outre mesure quand sa combinaison ratait, lui faisait voir, la nuit, dans un rêve abominable, Pépé-la-Vache et son hypocrite sourire. Alors, le temps, qui la séparait encore de la sortie de prison du Corse, lui paraissait interminable. Elle comptait les mois, et cela n'était pas fait pour lui donner le courage de retourner, comme elle le disait, « à l'atelier », le lendemain.

Ses compagnes s'en apercevaient.

— Qu'est'ce que t'as, Fernande? lui demandait Ki-Ki, la rouquine. Tu

vas nous fout' la poisse avec ta gueule de faire-part.

Elle souriait péniblement :

— Tu t'en fais ? s'étonnait une autre qu'on surnommait la Boule.

— Je n'm'en fais pas, répondait-elle, les yeux perdus dans des visions. Et puis ça me regarde, n'est-ce pas?

— Pour des cartes? s'étonnait Fesses-de-Rat, une troisième.

— Oui.

Elle secouait les épaules. Fernande reprenait :

— Tu l'as pourtant connu, toi, la Boule, cette grande vache !

— Pépé?

— Quel fumier! déclarait sérieusement Ki-Ki la rouquine... Et ma-

riolle. Tiens! J'parle de Marie-la-Thune, une femme qui a disparu, on peut pas savoir... Elle était avec lui. Alors...

— Et la Mélie?

— Elle aussi. Dame, pourquoi qu'elles tombaient dans ses cordes?

— Y'en a pas, observait la Boule, après une minute de réflexion, pas une que je sache à qui ce mec-là n'ait pas porté malheur. Et les hommes laissaient faire... Ah! les hommes, vrai, pourvu qu'on touche pas à leur boulot, ils laissent toujours faire. Pas d'histoire, que fait l'mien quand j'y cause de c'qu'on voit, des fois, entre nous. Pas d'histoires!

— Bien sûr!

Fernande disait alors avec une sorte de fierté malheureuse :

— C'est c'qui a perdu l'mien, de s'occuper du contraire... et c'est dur d'y penser, rapport qu'un homme comme le Corse, il était là... pas vrai ?

— Et Pépé, s'informait Kiki la rouquine, l'a fait tomber?

— Nature!... Ah! celui-là, j'voudrais... déclarait Fernande découragée. Je le promets... Ça s'passera pas comme ça.

La Boule se mettait à rire.

— Pourquoi, demandait-elle ensuite perfidement, t'es-tu donc mise avec Jésus-la-Caille?

Fernande la regardait.

— C'est vrai, prononçait-elle. Pourquoi? Est-ce que j'savais?... Est-ce qu'on sait? Je ne l'comprends plus aujourd'hui. Ah! la Caille...

Elle se passait la main sur le visage et se perdait dans une légère rêverie.

Jésus-la-Caille ne la tourmentait plus, et cependant il n'était pas indifférent à Fernande de s'occuper encore de ce qu'il devenait, car il n'avait pas pour elle que l'attrait de son vice. Fernande, comme toutes celles de son milieu, pouvait s'étonner d'avoir eu tant de « goût » pour lui. Elle n'avait pas le courage d'examiner les raisons de cet amour. En effet, il n'était pas qu'un gigolo fardé. Et l'amour im-

porte peu. Mais, à Montmartre, où les hommes se partagent en deux catégories distinctes, Jésus-la-Caille tenait à la fois des deux types, et il profitait d'un mystérieux pouvoir dont se défendent mal d'habitude les filles qui se voyaient en lui. Cela faisait son charme, un charme étrange et d'une confusion douloureuse. Un charme ignoble... Et jusqu'à l'atroce — et presque littérale — copie des femmes où il se conformait, tout aidait au prestige qu'il prenait aussitôt sur celles qui ne s'en défendaient point.

Fernande le savait et jamais elle n'en éprouvait plus amèrement la certitude que parmi ses compagnes. A

l'accent méprisant qu'elles avaient, quand il leur arrivait de parler entre elles de la Caille ou de ses amis, la fille entendait qu'elles mentaient. Elle-même avait jadis tenté de résister à ce qui l'attirait vers lui. Elle s'y était usée et, peut-être, était-ce pour cela qu'elle pouvait aujourd'hui parler de l'adolescent, que la Boule lui reprochait, avec un naturel qui les révoltait toutes.

— Y a pas d'quoi rire !... s'étonnait Fernande.

— Allons, ripostait Kiki la rouquine... Moi, n'est-ce pas, j'm'en fous. Tu ne viens pas?

Elle se levait de la table où, chaque après-midi, ces dames s'installaient

jusqu'à l'heure où il convient de sortir. La Boule et Fesses-de-rat l'imitèrent.

— Tu viens ? insistait cette dernière qui était la plus douce.

Fernande avait le temps. Elle les laissait partir, commandait un nouvel alcool et, par la vitre embuée du bar, regardait avec un médiocre intérêt les becs de gaz s'allumer un par un.

XV

Elle ne sortait jamais avant la nuit. La nuit venait vite, avec les premiers froids qui emplissaient les rues et faisaient, dès cinq heures, flotter entre les arbres un petit brouillard mince et flou. Fernande prenait la direction de la place Pigalle, jusqu'à la station d'autobus qui borde le trottoir. Elle revenait ensuite, sans se presser, traversait la place Blanche. A l'Hippodrome, elle s'arrêtait un moment, flairait la chance, retournait sur ses pas, et il lui arrivait presque toujours de

n'avoir pas à faire deux fois de suite le même trajet, sans y trouver son bénéfice. Elle fredonnait, en marchant, un doux air de romance dont elle ignorait les paroles. Ses regards fouillaient l'ombre. Un homme s'approchait et l'accompagnait. Elle faisait son prix. L'homme la suivait ensuite dans une des sordides maisons des impasses... puis ils se séparaient et la fille se disait qu'au cinquième elle en aurait assez. Cela la menait jusqu'au dîner... Quelquefois, elle devait sortir après neuf heures, par exemple quand il avait trop plu de cinq à huit... Mais elle n'y tenait guère et elle préférait « s'occuper » davantage le lendemain, car elle avait toujours assez

d'argent pour attendre, sans se donner de mal, deux ou trois jours ou quatre, s'il le fallait.

En cheveux, vêtue du long imperméable qu'elle tenait de Loupé, *la* Fernande passait donc sous les arbres du boulevard et elle n'avait pas l'air de mendier, comme certaines, qu'on la préférât à d'autres. Ils venaient bien tout seuls et elle était sûre qu'elle obtiendrait d'eux quelques francs de plus sur la somme qu'elle avait fixée, car elle savait s'y prendre. Sous son imperméable qu'une ceinture serrait à la taille, on la devinait souple et cambrée. Ses chaussures lui moulaient haut la jambe, si bien que lorsqu'elle ôtait sa jupe et son corsage où

ses seins étaient libres, elle avait à s'offrir dans un déshabillé qui rappelait celui de certaines maisons où les bottines ont tant d'attrait. Mais la fille différait des femmes qu'on trouve là en ceci qu'elle savait être moins complaisante et moins avilie qu'elles. La part du hasard avait plus de prix avec Fernande. Hasard de la chambre, de la lampe et du feu. C'était souvent une pièce étroite et triste. La lampe n'avait pas d'abat-jour et le feu de charbon, qui rougeoyait dans l'âtre, répandait une odeur fétide.

— Donne vingt ronds, annonçait-elle, pour la piaule.

Et le souvenir lui venait ensuite du bizarre éclairage de la lampe sur le

papier des murs, la glace ou le plafond, cependant qu'elle ne prenait pas même la peine d'apporter un intérêt quelconque aux gestes qu'elle accomplissait.

XVI

Ce soir-là — comme il avait plu depuis plusieurs jours — Fernande était encore dehors après minuit, et elle n'arrivait pas à deviner pourquoi la chance qui la favorisait d'habitude l'abandonnait. Le vent secouait les arbres par moments et les égouttait sur l'asphalte des trottoirs.

— Y a quéque chose, se disait la fille.

Pour la vingtième fois, elle refaisait le parcours, de l'Hippodrome à la place Pigalle, et elle avait beau croi-

ser sur son chemin des passants dont le regard cherchait le sien, ils ne se décidaient pas. Cependant d'autres femmes, qui se contentaient d'ordinaire de recettes dérisoires, semblaient ne pas perdre leur temps. Fernande n'y comprenait rien.

— Sûrement, reprit-elle en soi-même, c'est la poisse... la poisse... la poisse... et, quand la poisse s'y met...

Elle tenta néanmoins d'aller contre cette malchance singulière qui l'étonnait plus qu'elle ne la décourageait et elle s'appliqua, comme une autre, à bien faire.

Le vent soufflait par intervalles et balayait, en grinçant dans le haut des

toitures, un ciel bas dont il déchirait les brouillards. Tantôt blancs, tantôt gris, ou bien roux à cause des lumières qui luttaient avec eux, les brouillards tournoyaient entre les maisons comme une écume profonde, et l'odeur dont ils imprégnaient l'atmosphère avait un goût fade et pourri d'espace.

— Hé ! la Fernande, appelait une fille qui rentrait.

Elle ne répondit pas.

— Alors, fit une autre... non ? T'es en veine ?

— Oh ! dit-elle, machinalement, en poursuivant sa route... pas tout à fait... Ce soir, la veine et moi...

Fesses-de-Rat survint.

— Ça n'va pas ? demanda-t-elle.

— Non, répliqua Fernande avec simplicité. La chance tourne... C'est tout d'même rigolo, à cause que ça m'arrive pas souvent de passer au travers.

Elle s'arrêta sous un bec de gaz dont l'éclat jaune fit sortir de la nuit son troublant et sérieux visage. Fesses-de-Rat s'approcha.

— Et l'type qu'était derrière toi, qu'est-ce que c'est ?

— Un type ?...

— Tu l'as pas vu ? s'étonnait la fille sans la croire... Un sale mec... Il t'a pas lâchée... et j'savais pas comment t'avertir. Sans blague, tu l'as pas vu ?

Fernande se retourna et chercha brusquement à scruter l'ombre où de

vagues silhouettes se perdaient. Elle s'écarta du bec de gaz : la lumière l'empêchait de voir.

Fesses-de-Rat reprenait.

— J'croyais que tu l'savais... Il porte un chapeau mou et un chandail... C'est de derrière les arbres ou bien le long des d'vantures qu'il s'balade... et y a pas d'autres femmes que toi qu'il ait visées pendant toute la soirée.

— Ah! répéta Fernande intriguée... Un chandail ?... et un mou ?... T'es bien sûre? Parce que, des fois, ajouta-t-elle, un mec de c'genre là ça ne peut être...

Elle n'acheva pas sa phrase et frissonna.

— Fait pas chaud, constatait Fesses-de-Rat.

Mais Fernande pensait à Pépé-la-Vache et elle éprouvait un malaise dont elle ne parvenait pas à se défaire.

— C'est donc ça, prononça-t-elle d'une voix sourde... Il serait revenu !

— Qui ça ?

— Non, rien... des idées que j'me fais, déclarait Fernande.

Sous le vent, la flamme nue des réverbères se couchait et se débattait. On entendait les arbres se plaindre. Le ciel livide courait au-dessus d'eux.

Fesses-de-Rat battait la semelle sur le trottoir et son manteau, qu'elle tenait à deux mains croisé devant sa

figure où le rouge dessinait des plaques rondes, flottait par moment autour d'elle. L'imperméable de Fernande s'envolait aussi. Les rafales de vent devenaient plus fréquentes et, pendant une ou deux minutes, il se mit à pleuvoir.

— Quel temps ! observèrent ensemble les deux femmes.

Elles regardaient dans la direction de la place Blanche où il ne passait personne.

— S'il te file, supposa Fesses-de-Rat la première, probable qu'il s'aura planqué dans une entrée d'porte ou quelque part. Ça n'sert à rien d'l'attendre ici... et puis, avec la flotte qu'il fait...

— Oui, dit Fernande, vaut mieux rentrer.

— Et on boit pas un glass ? proposait la fille. Viens donc. J'paye la tournée…

Elles gagnèrent la place Blanche et la dépassèrent avant d'arriver, sur la gauche, après la rue Coustou, dans un bar étroit et comble où elles parvinrent à se faufiler.

— Deux grogs, commandait Fesses-de-Rat.

Fernande s'approchait du comptoir. A nouveau la porte du bar s'ouvrait ; la fille se retournait ; elle voyait entrer Pépé-la-Vache, et Fesses-de-Rat, soudain saisie d'un bref frisson, lui confiait tout bas :

— C'est c'lui-là... oui... ah! mince, alors, si je le r'connais! et il t'a pas lâchée d'un cran, depuis qu't'es dehors.

XVII

Elles attendirent la fermeture du bar pour s'en aller. Il était deux heures du matin. La pluie avait fait tomber le vent et, sur le boulevard que Pépé-la-Vache s'était empressé de regagner sans avoir même achevé de vider le bock qu'on lui avait servi, une nuit épaisse et gâchée par l'averse s'étendait. Fesses-de-Rat et Fernande se hâtèrent le long des maisons et elles gagnèrent, sans que Pépé parut, la rue Lepic où elles se séparèrent.

La fille dormit mal cette nuit là. Le

lendemain, elle sortit tard de l'hôtel, mais il pleuvait encore et elle dut, malgré qu'elle n'en eût guère l'envie, reprendre, après le repas du soir, sa promenade de l'Hippodrome à la place Pigalle. La présence de Pépé-la-Vache l'inquiétait, et elle avait beau se demander où il voulait en venir, elle ne savait rien préciser. Seule, à Montmartre, il lui était bien difficile de déjouer les plans d'un homme pareil. Toutefois, elle était prête à se défendre, et elle demandait uniquement à ne pas être surprise.

— La carne ! murmurait-elle en surveillant attentivement les allées et venues du trottoir.

Elle le redoutait pour la ruse qui

lui était particulière et les intrigues de toutes sortes auxquelles il avait toujours été plus ou moins mêlé. Mais Fernande ne remarquait rien de suspect. La chance lui revenait et elle finissait par croire qu'elle en avait été pour ses frais quand, tout à coup, Pépé surgit de l'ombre à côté d'elle.

— Bonsoir, fit-il de sa voix rauque.

Elle voulut l'écarter.

— J'te parle, reprit-il. T'as compris?

Elle se tut. Il s'approcha, presque à la toucher, et la regarda tristement dans les yeux :

— Fernande ! poursuivit-il, pourquoi m'as-tu quitté ?

— Salop ! s'exclama-t-elle.

Il baissa la tête. La fille en éprouva

comme une horreur plus grande et, retrouvant son assurance, ce fut elle qui parla.

— Pourquoi ? tu me l'demandes, pourquoi que j't'ai quitté? Alors, non, je n'pige plus. Faire c'que t'as fait et revenir poser une question pareille ? Pourquoi? Ah ! bon Dieu ! J'te réponds pas. Tiens. Ote-toi d'là que j'passe.

Il étendit la main.

— Ote-toi d'là ! répétait la fille avec un immense dégoût... allons !

— Non, Fernande... Laisse-moi dire. Je m'en irai pas et j'te ferai pas d'mal non plus. V'là des jours que je passe après toi, à me rappeler comme t'étais plaisante, quand qu'tu l'voulais. dans la carrée du père Bouvier. Et le

besoin m'a pris de te r'trouver pour t'expliquer tout c'que j'ai pu m'faire de cafard après toi.

— Bourrique !

— J'mens pas, la gosse... et tu l'sais... Ecoute.

— Non, fit-elle indignée... T'es rien pour moi, rien de rien... Veux-tu m'laisser partir ?

Il se mit devant elle. Son chapeau dont le bord était abaissé sur les yeux, ses courtes moustaches noires, son chandail le montrèrent à Fernande tel qu'autrefois, alors qu'il l'avait suppliée, par un soir semblable à celui-ci, de devenir sa femme.

— T'as vendu l'Corse !

Il ne répondit pas : la fille énumé-

rait les motifs qu'elle avait de l'abominer.

— Et tout c'que tu m'as dit pour qu'on s'mette nous deux ? D'abord que tu lâchais ton boulot... J'le croyais... et puis le coup de Belleville... Ton pèze, tu l'avais à donner des mômes qui s'garaient pas de toi. Vendu ! Ah ! ton pèze...

— J't'en demandais pas, Fernande !

— De quoi ? Mais plutôt que d'bouffer d'ce pèze là, j'm'aurais crevée, la Vache ! Tu m'entends ?

— Ma môme !

— La ferme ! J'suis pas ta môme : j'suis la femme du Corse, et j'l'attends. On verra voir alors si mon homme est quelqu'un.

Pépé-la-Vache eut un beau mouvement.

— C'est vrai, reconnut-il. Et après ? J'm'en fous bien... Ça se f'ra quand il voudra, Fernande, puisque c'est fini entre nous.

Néanmoins il ne partait pas. Son visage se crispait, et jamais la fille ne l'avait encore vu dans un état pareil. Ses yeux brillaient sous son chapeau marron. Stoïquement, il détourna la tête pour ne pas lui montrer qu'il pleurait.

— Allons ! brisa Fernande... vas-tu me laisser, à présent ?

Pépé se recula sans répondre. Elle passa devant lui, d'un saut brusque, et, plus troublée qu'elle ne voulait le

reconnaître, la fille s'en alla, cependant que Pépé-la-Vache trouvait dans ses larmes un plaisir fait de honte qui, pour la première fois, lui était plus doux que l'amour.

XVIII

Ce n'était pas pourtant ce que Pépé-la-Vache espérait de Fernande ni de l'explication qu'il voulait provoquer, mais il perdait tout contrôle sur lui-même, car il se sentait pris d'un tel désir de la femme qu'il n'avait pas su garder, que rien au monde, si ce n'est elle, ne pouvait plus lui offrir d'intérêt. Les projets auxquels il l'associait dans son cœur lui semblaient vains et ridicules. Que lui faisaient ce bar dont il avait si longtemps caressé l'espoir de l'ache-

ter dans un lointain Montrouge, et la vie douillette qu'il se promettait d'y mener? Sans Fernande, il n'y pensait plus, et c'était un grand deuil puisqu'il comprenait à présent que, jamais plus, la fille ne reviendrait à lui. Son découragement l'accablait au delà des mots qui pouvaient lui servir à le dépeindre et il se prenait en pitié.

En effet, pour Pépé-la-Vache, comme pour la plupart des gens de son espèce quand ils se mêlent d'être amoureux, le jugement qu'il portait sur lui devenait bien extravagant, attendu qu'ils ne commencent pas par se voir tels qu'ils sont. Son métier lui semblait naturel et il en tirait toujours un certain orgueil à cause des

difficultés et des dangers dont il a sa part... Aussi Pépé-la-Vache trouvait-il que, dans toute cette histoire, le plus malheureux de tous était lui, et il en avait l'impudente certitude au point qu'elle l'empêchait de se ressaisir autant qu'il l'aurait fallu.

Il errait à travers Montmartre, comme une âme en peine. Des hommes qu'il connaissait ne le saluaient point. Les femmes le toisaient. Il s'en apercevait à peine, et les risques qu'il pouvait courir à se trop montrer dans un quartier où chacun le soupçonnait d'être vendu à la police, semblaient lui échapper. Fernande, qu'il tentait d'approcher, ne le lui permettait guère. Il la voyait de loin et elle

ne paraissait pas disposée à l'entendre de nouveau se plaindre comme il l'avait fait. Comment donc s'y était-il pris pour arriver à une pareille défaite ? Pépé avait beau se le demander. Son amour malheureux pour Fernande l'empêchait d'agir et, dans les bars où il s'attardait en de pénibles réflexions, son visage jaune et tiré trahissait ses ennuis. Il buvait. Il ne s'occupait de personne. Sa cigarette, qu'il laissait s'éteindre, lui collait à la bouche, et l'amertume de tabac froid qu'elle lui laissait n'ajoutait rien à celle qu'il remâchait pendant des heures, des nuits et des journées.

Fernande quelquefois passait sur le boulevard. Il la suivait des yeux

silencieusement et, quand elle avait disparu, il se demandait comment il pouvait s'obstiner à la désirer. La fille crânait. Il le voyait à ses façons et cela lui était quand même une sorte de réconfort, car il se disait qu'il le lui permettait.

On n'a jamais raison d'une femme qui vous méprise que par la crainte où l'on peut la forcer. Pépé-la-Vache ne l'ignorait pas, mais il aimait Fernande avec cette violence étrange et désolée d'un homme qui n'attend rien et qui doute de lui-même. La menace du Corse avait beau ne pas être immédiate, elle lui donnait pourtant à réfléchir, et c'est alors que Pépé-la-Vache sortait de son curieux désenchante-

ment pour se demander s'il n'était pas plus sage d'arranger sa vie sans Fernande et, surtout, sans attendre le retour du Corse. Le beau mouvement qu'il avait eu, le soir où il s'était efforcé de reconquérir la fille, lui semblait ridicule, et il n'en avait pas tiré tout l'effet dont il prétendait se servir.

Hélas ! les jours se succédaient et les nuits... Le Corse, pour longtemps encore, n'était pas un obstacle. La Vache le savait. Il ne se décidait pourtant à rien entreprendre, et le triste ciel de novembre, qui fondait en pluies intarissables, achevait de le rendre plus misérable encore et plus tristement résigné.

XIX

— Elle va tout de même un peu fort ! se dit Pépé-la-Vache, certain après-midi que, s'étant approché de Fernande avec un vague sourire, elle avait témoigné à voix haute des sentiments qu'il lui inspirait. Et c'est pas à cause que...

— Sans blague! résuma-t-il, en regardant la fille s'éloigner.

Planté sur ses jambes, Pépé se balança d'abord avec hésitation, puis il se mit à suivre le trottoir que la fille remontait devant lui et, tout en

marchant, il déplorait que les choses n'allassent pas d'elles-mêmes, selon le désir qu'il en avait. Sous les arbres du boulevard de Clichy, des femmes, qui se rendaient dans des cafés de la place Blanche, affectaient d'établir leur supériorité sur celles qui « faisaient le dehors ». Pépé les voyait le toiser du regard ; mais comme, empanachées, elles observaient un grand air de décence et ne lui disaient rien, il les laissait aller et ne pensait qu'à Fernande.

Celle-ci, au bout de peu d'instants, revint posément sur ses pas. Son sac lui battait la cuisse et elle se dandinait en jetant derrière elle une œillade lorsque l'homme qu'elle croisait avait paru la remarquer.

Pépé s'arrêta.

— Hé ! Fernande ! appela-t-il... Fernande !

Elle riait à un autre.

— De quoi ? demanda la Vache de sa voix rauque.

Mais la fille s'écartait de lui, et le passant à qui elle avait ri l'entraînait, malgré qu'il fît encore jour, vers un hôtel d'une rue voisine.

Pépé-la-Vache en ressentit une humiliation profonde et, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, il reprit sa marche en proférant d'incohérentes menaces afin de prouver, à qui en aurait pu douter, voire à lui-même, qu'il pouvait être capable de se faire respecter.

— Ça va bien, observait-il mélancoliquement. Ça va bien, jusqu'au temps qu'ça n'va plus.

Il en était certain. Déjà, dans son esprit, ce temps auquel il faisait allusion approchait, et Pépé-la-Vache ajouta :

— Pas vrai ? sans solliciter d'être approuvé de quiconque.

Cependant, il ne trouvait aucun plaisir au projet qui naissait en lui, car il connaissait trop Fernande pour rien attendre d'elle qui ne le comblât d'amertume. Et jusqu'à quel point lui était-il possible de se faire respecter? Cette idée le chagrinait. Aussi, traînant ses espadrilles sur les trottoirs, Pépé s'achemina vers la place Pigalle

et, sans but précis, rôda mystérieusement jusqu'à la tombée de la nuit. Il ne s'écartait point toutefois du boulevard de Clichy où la fille reprenait maintenant ses allées et venues dans le mouvement de la foule. Parfois, Pépé-la-Vache débouchait d'une rue sur le boulevard. Il se mêlait aux passants et surveillait le manège de Fernande.

— Écoute ! lui souffla-t-il sans savoir qu'ajouter.

Elle répondit :

— J'ai pas l'temps !

— Fernande !

— Charrie pas !... s'exclama-t-elle avec un rire bas et canaille.

— Bien ! fit Pépé-la-Vache.

Une autre fois, l'accompagnant sans y paraître sur un trajet de quelques pas, il murmura, tandis que la fille continuait à ne pas s'occuper de lui :

— Me force pas... Fernande !

Elle tourna de son côté son visage pâle aux yeux cernés. Pépé baissa la tête et, très vite, comme s'il avait craint de ne pouvoir aller jusqu'au bout de ce qu'il voulait dire :

— Parce que, déclara-t-il... les bobards, avec moi : ça n'a rien à faire.

— Nature ! railla la fille.

Il eut un brusque mouvement, mais elle ne le vit pas et, tout à coup, Pépé rebroussa chemin pour s'empêcher d'accomplir ce qu'il appelait « des malheurs ». Un sentiment atroce lui

déchirait l'âme et le poussait devant lui, au hasard des lumières et de l'ombre. Et il en était obsédé.

— Non. Les bobards, ruminait-il. Jamais !

Il avait honte de sa faiblesse, mais la haine l'emplissait d'une violence insensée qu'il avait peine à contenir. Sous les arbres, où l'on distinguait mal les attitudes des femmes et des flâneurs de toute espèce, Pépé-la-Vache s'arrêta. Il ôta son chapeau. Puis il le remit et il reprit sa marche en se promettant sombrement d'empêcher Fernande de le bafouer davantage. Il y était bien résolu, et cela l'obligeait à combiner maintenant, dans sa tête, un plan d'après lequel il agirait.

En effet, si Pépé-la-Vache se flattait de briser l'insolence de Fernande, il entendait ne pas se compromettre ni perdre jusqu'à l'espoir — si improbable qu'il fût — de ramener la fille à de meilleurs sentiments. Il pensait fort sagement que les femmes, qui se soumettent à la force d'un homme, sont pour la plupart préparées à recevoir de cet homme autre chose que des coups. Or, Pépé-la-Vache avait mieux à offrir à Fernande.

— On l'verra, songeait-il d'ailleurs, en respirant l'air glacé de la nuit.

Le ciel, net, se constellait d'étoiles et, par moments, une bise légère courait sur les trottoirs et faisait

faiblement clignoter la flamme des becs de gaz. L'autobus Place Pigalle-Halle-aux-Vins partait de la station et, pesamment, roulant sur les pavés, il ébranlait la rue autour de lui. On entendait l'appel sonore de sa trompe retentir contre des façades éloignées. Le temps très sec rendait chaque son distinct et le timbre des trams, sous le talon des conducteurs, s'élevait avec une note pure qui mettait longtemps à se dissiper.

— Oui. On verra ! reprit Pépé-la-Vache que les bruits du boulevard n'arrachaient pas à ses pensées. Ou bien, ça serait…

Mais il n'acheva pas sa phrase. Le bord de son chapeau abaissé sur un

mauvais regard, il gagna le passage de l'Elysée des Beaux-Arts où il logeait à la semaine, dans un hôtel médiocre.

XX

Sa chambre était étroite et mansardée, et elle contenait un lit de fer sur lequel, dès qu'il fut rentré, Pépé-la-Vaché s'étendit. Il n'avait pas faim. Il n'avait pas, non plus, envie de fumer. Seul, le souvenir de Fernande agissait profondément sur son esprit. On ne faisait pas de feu dans la chambre. Pépé frissonna et il se sentit abandonné de tout au monde tandis que, fichée dans le goulot d'une bouteille, une bougie éclairait de sa mouvante lueur le papier déchiré des murs.

Pépé regarda brûler la flamme et finalement il alluma une cigarette. L'odeur du tabac le tira de ses réflexions.

— Bien sûr, estima-t-il comme à regret, qu'elle va fort… Ah ! mince, et si qu'j'y laisse faire, total, j'aurai rien que des ennuis. C'est pas possible… A moi ?… Je l'esquint'rais plutôt, nom de Dieu !

Il ajouta :

— L'esquinter ! Ça s'rait n'importe qui, je l'peux. Ou bien qu'elle arrêterait les frais et qu' les deux, on s'entendrait. Voilà. Ça vaudrait mieux et puis…

— Non, se dit-il, un moment après, tout ça c'est des visions et, avec elle,

autant y cavaler sur la tronche et y jacter ensuite. C'est pas la purge qu'ça la f'ra donner au boniment. Alors... la crever ou qu' j'y f'rai zyeuter...

Pépé-la-Vache se leva. Il ralluma sa cigarette qu'il avait laissé éteindre et, soucieux, poursuivit :

— Mon feu !

Un rire silencieux passa sur son visage, mais bientôt il songea que c'était à son tour d' « aller fort ».

— A cause, remarqua-t-il, que si all'est pas bileuse, y a pas... faudra que j'tire.

Il tomba dans un brusque malaise et se laissa choir à nouveau sur le lit. Son intention n'était pas de tuer Fernande. Et cependant, il prévoyait

qu'elle le mettrait au défi d'accomplir sa menace, s'il la menaçait. D'autre part, il ne pouvait pas ne pas la menacer, car elle ne l'écouterait point, autrement.

Pépé-la-Vache, ne sachant plus que faire, se leva donc une seconde fois et, se contemplant dans la glace qu'éclairait faiblement la flamme de la bougie, il demeura perplexe un grand quart d'heure avant de redescendre dans la rue et d'essayer, pour n'avoir pas plus tard à se le reprocher, d'obtenir de Fernande qu'elle l'écoutât au lieu de le pousser à bout.

Il était huit heures et il y avait peu de monde sur le boulevard de Clichy. Pépé-la-Vache attendit que Fernande

sortit. Il alla jusqu'à l'Hippodrome, entra dans un bar, but un petit verre de rhum et revint. Déjà, des filles, qui avaient dîné rue Lepic, reprenaient machinalement leur faction sous les arbres et certaines fredonnaient une chanson ou achevaient, sans chercher à se faire remarquer, la « sibiche » qu'elles avaient allumée au cigare d'un client. Pépé marchait à côté d'elles et elles ne perdaient pas leur temps à lui demander de « passer un moment » en leur compagnie car, au genre qu'il avait, il était impossible de se méprendre. Du reste, il n'en tirait aucune satisfaction même d'amour-propre, comme il se trouve parfois que d'innocents amateurs de

manille en ont pour se donner un genre bien parisien.

La Vache était au-dessus de si vaines préoccupations. La demie de huit heures, puis neuf heures sonnèrent et, au milieu des filles dont quelques-unes, malgré tout, se dirigeaient vers lui, à de rares intervalles, — comme le poisson attiré par l'appat se précipite mais, découvrant l'hameçon, fait un brusque détour, — il arpentait le boulevard et regardait dans tous les sens d'un air préoccupé.

Fernande qu'il attendait ne se montrait pas, et il avait beau se défendre de croire qu'il en était pour sa promenade, l'idée que la fille ne sortirait pas de la soirée lui donnait

peu à peu de l'humeur et lui faisait trouver à toute chose un âpre écœurement. Il voyait les agents, par deux, déambuler sur les trottoirs, des fiacres rouler, des limousines filer et doubler les taxi, des femmes se disputer les chances d'une recette, des jeunes gens efféminés rire de leurs lèvres peintes, tout lui était odieux et uniformément hostile. Il essayait d'imaginer ce que pouvait faire Fernande à cette heure. Il n'y parvenait qu'avec peine et, comme il n'avait personne à qui se confier, il regardait parfois en dessous les passants qu'il croisait et leur voulait du mal. Les filles surtout lui procuraient de pénibles idées, mais elles lui rappelaient

Fernande, et Pépé-la-Vache, quand il les dépassait, détournait d'elles la tête et se hâtait doucement sans rien dire.

Quelque chose, qui était peut-être le sentiment bas et féroce de l'état où il se trouvait, l'empêchait d'aller jusqu'au bar où il savait que la fille devait boire et jouer aux cartes avec ses amies. Il en éprouvait un tourment misérable. Devant lui, les lumières qui tombaient des globes électriques semblaient mener au sol une ronde étrange aux blancs remous. Ou bien, elles paraissaient inertes. Pépé les regardait et, comme elles, il avait l'impression de s'agiter dans un cercle imprécis dont il ne parvenait point à

s'échapper. Elles éclairaient aveuglément certains points des trottoirs qu'elles frappaient de leurs longs rayons droits et bleuâtres, et elles étaient incapables de rapprocher entre eux ces points ou de les écarter. Pouvait-il fixer autrement lui-même son attention sur des points moins précis? Cela lui était impossible et il le comprenait avec le vague malaise de se trouver aussi machinalement dompté dans sa révolte que ces nappes immobiles et sans nuances de clarté que de bizarres sursauts réveillaient tout à coup.

XXI

Alors, dégoûté d'attendre que Fernande sortît du petit bar où elle était, Pépé-la-Vache rentra, et le revolver qu'il portait dans la poche de droite de son veston lui parut singulièrement lourd. Pépé alluma sa bougie, sortit de sa poche son revolver et, l'examinant avec une attention pleine de rancune, il le pétrit tristement de ses doigts. Ensuite, il le laissa pour arrêter le plan qu'il devrait suivre, mais la bougie éclairait mal et Pépé-la-Vache ne parvenait pas à lier ensemble ses

idées. A la fin, cela le plongea dans une sorte d'hébétude d'où il ne sortait que pour recevoir de l'arme, qu'il avait posée devant lui sur la table, une image directe et grimaçante. Il n'avait plus la force de rien vouloir. Dans son cœur, ainsi que dans une romance où le mot amour cherche péniblement sa rime, « toujours » prenait un autre sens et Pépé, qui devait bien le reconnaître, regrettait que Fernande se fût à ce point « dérangée ». Il s'accusa d'avoir aidé à son propre malheur. Mais ce n'était point une consolation. Pépé-la-Vache se prit à réfléchir. Il se leva et marcha dans sa chambre comme une bête enfermée. Dans son cœur, également, le souvenir qu'il gardait de Fernande

paraissait emprisonné, et son cœur était trop étroit pour le contenir.

Pépé marcha longtemps de la porte à la muraille et de la muraille à la porte, entre le lit et la fenêtre, mais il avait beau tenter de découvrir un arrangement quelconque, il ne savait comment s'y prendre car, chaque fois qu'il passait contre la table, il voyait le revolver posé dessus. Un éclat dur s'en détachait. Pépé se perdait dans d'obscures réflexions : elles s'empa raient de son esprit à la façon d'un mouvement d'horlogerie et il ne pouvait l'empêcher de fonctionner jusque dans ses rouages les plus minces.

A la fin cependant tout cela s'arrêta. Pépé cessa de marcher et, croyant

avoir pris une décision, il s'aperçut qu'il n'aurait pas le courage d'aller à Fernande le soir même et de l'abattre où il la trouverait. Il mit le revolver dans sa poche, mais c'était pour ne plus le voir, et il le comprit après qu'il eut fait ce geste, car il se sentit soudain délivré d'une abominable tentation. Cela le rendit à toute son incertitude. Il s'assit devant la table de bois blanc et, mélancoliquement, alluma une cigarette à la flamme molle de la bougie.

— C'est pas possible... articula-t-il.

Il souffrait d'un mal intérieur dont les hommes de son espèce ne savent guère se défendre quand ils en éprouvent les effets. Du reste, il était trop tard.

— Une femme, es'pas, qu'on a dans l'rouge, disait autrefois un agent des mœurs qui avait commis bien des bêtises pour une fille de « maison »... es-pas... y a rien à faire !...

Pépé se souvint de ces paroles et de l'individu qu'il avait connu et retrouvé, plus tard, mêlé à toutes sortes d'aventures désastreuses, et il se prit la tête dans ses deux mains.

La souffrance avait sur lui une action presque physique. Il la localisait exactement en dedans de lui-même à la place du cœur, dans sa gorge qui était brûlante, dans ses deux mains fiévreuses et autour de la tête. Il en était singulièrement abattu. Sa cigarette s'éteignait. Ses yeux ne voyaient

qu'une chose après l'autre : la bougie, un paquet jaune de cigarettes, la bouteille qui portait la bougie, son chapeau qu'il avait jeté sur la table et, à côté, un encrier, un porte-plume d'un sou et un journal plié en quatre où il y avait une pochette de papier à lettre gris et quadrillé.

L'idée d'écrire à Fernande ne lui vint pas de suite à l'esprit. Toutefois, comme ses yeux posés sur le journal qui lui servait de sous-main, en lisaient sans rien retenir les lignes imprimées, il déplia ce journal, prit une feuille et trempa la plume dans l'encrier.

« Fernande, — traça Pépé-la-Vache d'une écriture bouclée sur le papier, —

si tu veux pas revenir, c'est pas ma faute si je fais des malheurs ; tu es trop dure avec moi ; n'est-tu plus ma petite femme ; tu sais que j'ai pas changé pour toi ; je suis toujours été le même et si j'ai des torts envers toi, j'ai pas d'autres torts que celui de t'aimer ; je le sais, mais toi tu n'a pas raison d'agir comme tu agis vis-à-vis de moi en te moquant à cause que je t'aime au point que j'ai failli aller t'esquinter ce soir ; je ne me fous pas de toi ; mon amour est sincère ; est-ce que tu as oublié notre passé à Belleville ; moi pas. »

Il omit de signer par prudence, et Fernande, qui reçut d'un falot personnage, le lendemain, cette lettre, la lut.

— C'est bon ! fit-elle.

Puis, comme on lui demandait à quelle heure et en quel lieu il fallait venir chercher sa réponse, elle eut un rire bizarre et déclara qu'elle n'était pas « débarquée, à la gare, du dernier train de pommes ».

XXII

Or, un matin, comme le petit jour pâle et frileux se levait au-dessus des maisons de la place Blanche, Pépé-la-Vache, qui rôdait au hasard des rues, rencontrait Jésus-la-Caille devant le bar étouffé de la Palme, et lui disait :

— Tiens… toi !

— La Vache ! s'exclamait la Caille.

La Puce l'accompagnait. Coiffé d'une casquette à carreaux, vêtu de pantalons à patte d'éléphant et d'un court veston serré à la ceinture, le

mince truqueur avançait un visage anxieux dont les deux yeux cernés brillaient d'une langueur tendre. La Caille le présentait. Jojo, le marchand de morphine qui sortait du bar à leur suite, eut un mauvais rire qui découvrit sa dent cassée. On se voyait mal. Jojo s'esquiva. L'aube versait comme une lumière d'eau profonde dans laquelle arrivaient des taxis, des fiacres et des filles qui traînaient.

— Et ça va ? s'informait la Vache sans élan.

La Puce voulait partir.

— Oui, fit Jésus-la-Caille.

Hésitant, il regardait Pépé et ne savait comment s'en débarrasser.

— Vous rentrez ?

— Oui.

— Et vous ? demanda la Puce.

— Oh ! moi...

Jésus-la-Caille, que cette rencontre mettait en défiance, n'insista pas.

— Vous rentrez ? reprit Pépé-la-Vache.

Il avait un regard étrangement dur, et le bas de sa figure semblait tendu d'un crapuleux sourire. Allons !

— Mais ?

— J'ai l'temps, assurait-il... et puis, j'voudrais te parler, la Caille... rapport à la Fernande. Tu l'as revue ?

— Fernande ? feignit d'interroger l'adolescent que cette entrée en matière prenait au dépourvu.

— V'là un bout d'temps, dit Pépé-

la-Vache... on s'était quittés pour des histoires qu'est mon affaire. Tu sais qu'elle se fait des idées, cette môme-là. Des drôles d'idées... Les femmes !

La Puce approuva de la tête.

— Les femmes, c'est les femmes, reprit l'autre, en foulant d'un pas mou le trottoir encombré de poubelles, et j'la laisse libre, es'pas ? de faire ce qu'elle croit bien. J'y cause pas. Jamais. On se voit. On s'salue pas...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien d'ma part, articula-t-il de sa voix rauque.

Jésus-la-Caille l'observait, et la Puce, que cette conversation agaçait, épiait le boulevard où l'aube se mêlait au jour. Il avait froid.

— Pourtant, continuait Pépé-la-Vache — et son sourire devenait plus désagréable à voir, — elle doit m'con-naître... Et si j'y dis rien, j'ai mon idée, es'pas ? Mon idée à moi, qu'on n'sait pas, ni toi, ni elle...

— Nature.

— Bon. Par conséquent, mon idée à moi, c'est personne qui peut me la faire expliquer. Ça s'explique pas.

— La Vache, interrompit Jésus-la-Caille, pourquoi m'racontes-tu ça?

— Ecoute-moi bien, fit Pépé-la-Vache en suivant le fil de sa pensée. Tu m'écoutes ? Là-dedans, c'est la Fernande qu'a tort d'installer comme elle fait. Es'pas ? j'la laisse libre... Elle est libre... et moi ?

— Mais ton idée ?

— J'l'ai là ! répondit Pépé-la-Vache en se touchant le front.

Il s'arrêta une minute ; ses yeux sombres cherchèrent ceux de Jésus-la-Caille.

— T'as compris ? lui demanda-t-il ensuite.

— Pépé, dit Jésus-la-Caille... ça serait-il que tu...

— Crrr ! jeta sourdement la Vache. Je suis ce que je suis. J'm'en cache pas... Mais l'Corse, s'il est en boîte, c'est moi que j'l'ai eu, pas vrai ? Si, c'est moi, Pépé-la-Vache. J'l'ai donné aux chiens. Donc, il en a encore pour...

Il compta sur ses doigts :

— Novembre... décembre... jan-

vier... février... mars... avril... mai... Ça fait sept mois. Dans sept mois on fait des trucs. Faut pas sept mois, d'abord. Un coup... Pan !.. n'importe où, dehors ou dans un bar.., et, prouva-t-il en tirant de la poche de son vieux veston un revolver, le v'là !

Il le fit jouer dans ses doigts, le soupesa, le montra au jour cru qui s'ouvrait dans les rues, puis, revenant à l'intention qu'il avait eue d'intéresser la Caille à ses malheurs, il glissa l'arme dans sa poche et reprit :

— Maintenant qu't'es au courant, il faut bien m'suivre. T'iras trouver la Fernande un de ces jours...

— Quoi ? quoi ? s'interposa la Puce.

— Marre ! ordonnait Jésus-la-Caille

au frère de Bambou. Veux-tu te taire?

— T'iras donc la trouver.

— Et j'y dirai ? s'enquit Jésus-la-Caille que la résolution de Pépé-la-Vache traquait comme une bête.

Pépé parut ne pas entendre. Sur la chaussée, de lourdes voitures de bouchers, qui se rendaient à la Villette, roulaient à gros fracas. Des bars de nuit descendaient des fêtards et des femmes qui cherchaient une auto.

— Salut ! fit alors Pépé-la-Vache.

Il ne serra la main ni de Jésus-la-Caille, ni du jeune la Puce, tourna les talons, traversa le boulevard et bientôt se perdit dans une des impasses où se trouvaient plusieurs hôtels meublés mal fréquentés.

XXIII

Cette rencontre réveilla toute l'angoisse de Jésus-la-Caille, car il n'avait pas prévu que Pépé-la-Vache lui parlerait aussi catégoriquement qu'il l'avait fait. Il n'osa plus sortir. La Puce, qu'il dépêchait aux renseignements, ne savait rien lui rapporter qui l'aidât à prendre, dans le conflit qui allait éclater, une attitude... et, cependant, il tentait d'en choisir une qui ne l'exposât point à un danger trop grand.

Jésus-la-Caille redoutait Pépé-la-Vache. Il le sentait pressé d'agir et

résolu à mettre à exécution ses menaces insensées. Et puis, il avait vu briller l'arme dont il se servirait. L'image nette et brutale du revolver le hantait en même temps que toutes celles qui en dépendraient aussitôt que, pressant la gâchette, Pépé-la-Vache aurait tiré. Jésus-la-Caille ne doutait pas qu'il visât au ventre, en abritant, dans la poche droite de son veston, l'arme qu'il lui avait montrée. C'est la plus sourde façon de tuer, en plein jour, sans attirer l'attention de personne ni découvrir le moindre geste, le passant que l'on veut abattre.

Jésus-la-Caille ne se souciait point d'être ce passant, mais il ne trouvait aucun moyen d'écarter la rancune de

Pépé-la-Vache, s'il ne lui obéissait pas. Il hésita longtemps. La Puce, que l'idée de Fernande emplissait d'amertume, n'osait pas conseiller à la Caille de se dérober. Il nourrissait de sombres pressentiments, et ses yeux immobiles, dont il peignait les longs cils recourbés, le trahissaient. Il ne regardait plus Jésus-la-Caille en face. Il détournait la tête et, lorsqu'il rentrait à l'aube, découragé d'avoir perdu son temps, il se couchait auprès de son ami, lui parlait d'une voix brève et, quelquefois, pleurait. Jésus-la-Caille devait alors le consoler, gauchement, tellement sa frayeur augmentait à mesure que les jours se succédaient sans qu'il eût encore rien entrepris.

Cependant, la cinquième nuit après celle où Pépé-la-Vache lui avait donné l'ordre d'avertir Fernande des intentions qui lui empoisonnaient le cœur, Jésus-la-Caille coiffa sa molle casquette et prit une grande résolution. La peur la lui dictait. Il descendit sur le boulevard dont les trottoirs luisaient confusément à travers un brouillard épais. Il marchait vite. La Puce, qui devait le rejoindre après minuit, ne le savait pas dehors. Jésus-la-Caille se dirigea donc vers la rue Lepic. A mesure qu'il en approchait, il se sentait de plus en plus incapable d'agir comme il se l'était promis. Un vide immense était en lui. Il distinguait, au hasard des lumières

qui frappaient le brouillard, à des distances singulièrement éloignées l'une de l'autre, des silhouettes qui lui paraissaient se mouvoir dans le rêve. Lui-même avait la sensation du rêve depuis qu'il était sorti, car il ne pouvait définir la raison qui le poussait, avec un tel désir d'échapper aux menaces de Pépé-la-Vache, devant lui. Ces menaces, d'ailleurs, il n'aurait pu leur prêter de forme précise. Elles se perdaient dans l'horreur qu'il avait du revolver de Pépé. Elles côtoyaient, à pas feutrés, le chemin qu'il suivait, comme des ombres dangereuses et narquoises dont les mouvements se mêlaient au brouillard. Où il allait, il sentait qu'elles l'accompagnaient.

— Et si Fernande est pas chez elle ? supposa-t-il.

Il frissonna. Pourtant, il arrivait à la place Blanche. La place Blanche paraissait être un terrain sans limites, glissant et nu, qu'un immense rideau, dont on ne pouvait démêler la profondeur ni la densité, ensevelissait sous un abîme blanchâtre.

Il répéta :

— Chez elle ?

— Non, lui donna pour réponse le garçon de l'étage, après qu'il eût trouvé l'hôtel.

Jésus-la-Caille parut ne pas comprendre.

— Elle n'est pas rentrée d'aujourd'hui, daigna préciser le garçon...

Ah ! dame ! elle n'a pas d'heure. C'est pour une commission ?

— C'est... bégaya Jésus-la-Caille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je reviendrai, reprit avec un accent extraordinaire l'ami du jeune la Puce. Vous n'savez pas si elle doit rentrer ?

— Avec elle !... déclara le garçon.

Jésus-la-Caille descendit. Il était plus calme et, bien qu'il lui fût impossible de savoir l'heure qu'il pouvait être, les sortes d'énormes paquets de lumière qui trahissaient la présence des bars des deux côtés de la rue, lui assuraient qu'il n'était pas très tard.

Cependant :

— Ne sera-t-il pas bientôt trop tard ? songeait-il sans savoir où aller.

Quand il approchait des carreaux éclairés des bars, il voyait tout un monde s'agiter dedans, avec des gestes incompréhensibles. Il ne reconnaissait personne, et le bruit que faisaient ces gens attablés à l'intérieur, le brouillard empêchait qu'il se répandît dans la rue. La Caille attendit un moment dehors. Il avait froid et, tout en battant des semelles le trottoir, il espérait que Fernande arriverait et qu'il lui parlerait.

A la fin, il se lassa de l'attendre.

— Ou bien, pensa-t-il, que j'verrais la Vache ? On s'causerait.

Il gravit la rue Lepic, sans se décider à entrer quelque part. Les débits étaient combles. La Caille dépassa le National tout en montant la rue, et le cadre noir de la porte jetait, en travers de la chaussée et sur l'épaisseur rousse et grise du brouillard, de lourds bâtons noirs qui semblaient être réellement posés par terre. Il se retourna et dit :

— Si qu'j'irais ?

Jésus-la-Caille poussa la porte vitrée du bar. Il entra et, s'accoudant au comptoir, annonça qu'il boirait « un » calvados. Puis il tenta de découvrir, parmi la clientèle entassée dans la salle, Fernande ou Pépé-la-Vache. A son tour, on le dévisagea.

La Caille n'insista pas davantage. Il vida d'une lampée son petit verre et, au moment où, sans intention, son regard se posait sur un groupe d'hommes qu'il savait être ses ennemis, il reconnut le Corse qui lui lançait un coup d'œil brusque, avant de détourner la tête.

XXIV

— Fernande ! appela doucement Jésus-la-Caille le lendemain, en frappant à la porte de sa chambre.

Pépé lui-même vint ouvrir.

— Oh ! fit l'adolescent.

— Comment ?

— Qu'est-ce que c'est ? demandait la fille…

— Je…

— Mais… observa la Vache, avec un bas ricanement.

Jésus-la-Caille se recula.

— Entre donc, dit Fernande.

Elle était assise sur le lit et, dépeignée, tripotait un jeu de cartes dont elle cherchait à faire une réussite.

— De quoi ? s'informait la Vache.

Il y eut un moment de gène, et Jésus-la-Caille, s'approchant de Fernande, la vit, avec stupeur, désigner du doigt Pépé-la-Vache et rire silencieusement.

— T'as du retard, affirma celui-ci... Si c'est pour la commission que tu d'vais faire ?...

— Non, répliqua l'adolescent... J'suis monté. J'passais par là et j'm'ai dit que, depuis l'temps que j'avais promis de venir...

Pépé-la-Vache le surveillait. Comprit-il ? La Caille le vit aller jusqu'à

la fenêtre, en soulever le rideau et plonger du regard dans la rue.

— Il y a quelqu'un ? demanda tout à coup Fernande.

Pépé-la-Vache se retourna et haussa les épaules. La Caille se taisait.

Il était quatre heures de l'après-midi. Les bruits du dehors arrivaient dans la chambre avec une sorte d'éloignement confus et tâtonnant. La lumière chavirait et, malgré que le temps fût sec, une brume légère se formait au-dessus de la rue, dans l'espace étroit qui permettait d'apercevoir, à travers le haut de la fenêtre, un morceau de ciel vide entre des maisons et des arbres hérissés.

— Quelqu'un? répéta la Vache avec

la même intonation. Non. Y a personne.

Ses yeux s'emplirent d'une lueur trouble... Fernande laissa les cartes. Elle se leva puis, sans savoir quelle force la poussait, marcha vers la porte que Pépé avait refermée.

— Arrête, lui cria-t-il.

Elle était blême. Il la conduisit près de la fenêtre...

— Mais regarde... puisque je te jure qu'il n'y a personne...

— Mon Dieu ! gémissait la fille.

— Personne, redit Pépé-la-Vache, les dents serrées. Aie pas peur, Fernande... Je suis là. T'es pas louf avec tes visions ? Parole !... Si j'en étais pas sûr, tu m'ticherais...

— Laisse-la, Pépé, fit alors Jésus-la-Caille.

— Tu charries ?

— Ecoute, ajouta l'adolescent... Ça vaut mieux. Laisse-la... qu'elle parte !...

Il n'osa poursuivre, tellement la nouvelle qu'il apportait lui causait de frayeur. Pépé-la-Vache eut un brusque frémissement, et il poussa Fernande dans un coin de la chambre, puis, à voix basse, tourné à demi vers Jésus-la-Caille, il l'interrogea :

— Mais... Où qu'il est ? Tu l'as vu ?

Fernande, saisie d'une trop grande émotion, murmurait :

— Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Il va rien faire... rien... tu en-

tends ? s'emporta Pépé-la-Vache... Rien... ah ! Tu l'as vu ?

— Oui, répondit Jésus-la-Caille... Et j'l'aurais pas reconnu... Une casquette qu'il porte à présent, et j'aurais parti du bar sans l'r'marquer... Il a regardé juste quand je regardais aussi... On s'a vu...

— Il a rien dit?

— Il a tourné la tête, Fernande.

Elle se mit à crier :

— Mon homme !

— C'est moi, haleta Pépé-la-Vache... Moi ! Moi ! Vas-tu te taire ?

— Laisse-moi passer... Laisse, oh! laissez-moi donc.

— Passer ? J'te garde, lui souffla-t-il presque bouche à bouche.

— Pépé, intervint la Caille...

Fernande reprenait :

— Mon homme, c'est le Corse, et y a que lui... De l'sentir en bas, t'as donc pas vu mon sang tourner au blanc sur ma gueule ! Ici, c'est chez lui... Tu le sais... Allons... dites.

Il lui tordit les mains.

— Donneur ! donneur ! l'insulta-t-elle... Tu l'as donné, la Vache... Oui... toi, et t'as pu croire que l'jour où qu'il viendrait pour m'chercher... Oh ! je sais bien que ça sera pas pour les noces blanches. Ça sera pour les noces rouges...

— Fernande ! supplia Jésus-la-Caille.

— Assez !

— Qui qui commande ici, quand mon homme va parler ?

— Moi ! fit avec férocité Pépé-la-Vache.

La fille se débattit. Il la tenait et voulait l'empêcher de crier, mais il n'y parvenait pas et Fernande, au lieu de se plaindre du mal qu'il lui faisait, appelait, comme on pleure, le Corse qui était sorti de prison.

La porte de la chambre s'ouvrit.

— Malheur ! souffla la Vache.

— Y a des rognes, là-dedans ? déclarait une voix.

Le Corse, dont on devinait la silhouette, referma la porte derrière lui. Il avança, écarta Jésus-la-Caille qui tentait de l'arrèter, puis, quand il fut

près de Pépé-la-Vache, il le regarda... Fernande s'était effacée...

— Jette ton feu, dit le Corse.

— Je...

— Ton feu !

Lentement, la Vache plongea la main droite dans sa poche, en retira le revolver qui s'y trouvait et le lança par terre.

— T'es donc rien de rien ? railla-t-il en tremblant.

— Fumier !

— Mais...

— Non !

— Je vais te dire... commençait la Vache...

Il s'était emparé d'une chaise qu'il tenait devant lui et, collé au mur, le

regard agrandi de terreur, il tentait encore, par un suprême argument, de détourner le Corse de sa haine.

— Non, reprit celui-ci... Un homme comme toi !

— Y a pas que d'ma faute... poursuivait l'autre... et le jour où la combinaison...

— Là ! désigna le Corse.

Au mouvement qu'il fit en élevant le bras sur Pépé-la-Vache, sa « lame » brilla et l'on entendit, avec un han ! le coup sourd du couteau. Un cri terrible l'accompagnait, puis la chute des deux corps et, très vite, avec une atroce rapidité, d'autres coups cependant que, sur le parquet de la chambre, la Vache avait encore des soubresauts.

La nuit était tombée. Par terre, le sang qui giclait d'un bruit mou, sans rencontrer d'obstacles, s'étendait. Le Corse se releva.

— Mon homme ! implora Fernande.

Il ne répondit pas.

La fille allait à lui. Ce n'était plus le même homme. Son visage serré de souffrance portait, au-dessus de l'œil gauche, une large cicatrice qui fit dire à Fernande :

— Tu r'viens d'loin... ah ! mon homme... si tu savais comment qu'j'ai tombé sans toi... ici... partout... des jours et des jours... C'était trop... Mais t'es revenu... j'suis folle... oh ! j'suis folle, j'suis folle !

Elle lui prenait les mains et se frot-

tait à son épaule en riant, en l'appelant, dans une ivresse qui la rendait à l'innocence profonde de son amour. Et elle baisait ses mains qu'elle gardait dans les siennes, son veston sale et vieux, elle parlait... elle était heureuse.

Le Corse la regarda sévèrement.

— Mon homme !

Il s'écarta d'elle.

— Viens ! se pâma Fernande.

Il s'essuya les mains avec les draps du lit défait, ramassa son couteau, le ferma, le mit dans sa poche puis, sa casquette abaissée sur les yeux, il gagna la porte et disparut.

La fille ne comprenait pas :

— Quoi ! quoi ! s'exclama-t-elle... Parti ? Il est parti... Il est...

— Fernande, appela Jésus-la-Caille.

Il la prit dans ses bras. Elle tremblait. Ils ne se voyaient pas. Enfin, elle se mit à pleurer, et Jésus-la-Caille qui l'embrassait lui confiait tout bas, en essuyant ses larmes :

— Pleure... Oui... Va ! c'est rien... Vaut mieux que tu pleures... Fernande... Fernande... On est si pareils tous les deux...

Cependant il ne songeait qu'à Pépé-la-Vache étendu dans la chambre. Il reconstruisait la scène, et cela lui était abominable...

— Pépé, murmura-t-il atterré.

Fernande se sépara de son étreinte et sonna. Jésus-la-Caille s'affola, mais lorsque Philibert, le garçon de l'hôtel,

fut monté dans la chambre, la fille alluma l'électricité...

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Philibert.

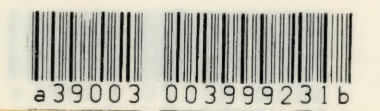
Fernande le prit par la manche de sa chemise. Il vit par terre Pépé, le sang...

— Mais, sursauta-t-il...

La fille partait d'un maladif éclat de rire...

— Mais... vous ne voyez donc pas... ajouta-t-elle... Allons... Faites vite. Allez prévenir les agents. Moi... la Fernande... j'ai crevé mon homme !

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN


a39003 003999231b